

C.8-11. Éléments de philosophie de la culture

Emplacement

8. Cours de 1996 à 2000

8. Cours de 1996 à 2000

- 8.1. Éléments de logique, 1996-1997 (EL1-EL92, 115 p.)
- 8.2. Éléments de méthodologie, 1996-1997 (EM1-EM71, 101 p.)
- 8.3. Éléments de philosophie de la religion 96-97, ERF1-ERF335, 396 p.)
- 8.4. Introduction au Nouvel Âge, 1998-1999, (NA1-NA151, 80 p.)
- 8.5. Éléments de logique, 1997-1998, (EL1-EL99, 133 p.)
- 8.6. Éléments d'ontologie, 1997-1998 (HM1-HM24, 30 p.)
- 8.7. Cosmologie, 1997-1998 (K1-K52, 62 p.)
- 8.8. Théologie, 1997-1998 (TH1-TH42, 50 p.)
- 8.9. L'homme en tant qu'être biologique, 1997-1998 (BW1-BW42, 52 p.)
- 8.10. L'homme comme âme immortelle, 1997-1998 (OZ1-OZ37, 37 p.)

8.11. Éléments de philosophie de la culture, 1998-1999 (CF1-F58, 70 p.)

- 8.12. Éléments du cognitivisme I, 1999-2000 (COGN1-COGN52, 68 p.)
- 8.13. Éléments de cognitivisme II, 1999-2000 (COGN2.1-COGN.2.130, 157 p.)
- 8.14. Éléments du cognitivisme III, 1999-2000 (COG3.1-COG3.58, 82 p.)
- 8.15. Éléments de logistique, 1999-2000 (LOG1-LOG39, 49 p.)
- 8.16. La question sociale comme qualité culturelle, 99-00 (SK1-SK100, 141 p.)

Remarque: *Ce cours utilise un interlignage plus large que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est systématiquement affichée avec les lettres « CF », qui signifient en Néerlandais « Cultuur-Filosofie », philosophie de la culture, et correspondent à l'ancien numéro de page.*

Introduction: *Nous avons précédemment défini la culture comme la recherche d'une solution à une situation donnée et à une demande. Ce cours illustre cette définition de diverses manières et à travers différentes périodes historiques.*

C.8-11. Éléments de philosophie de la culture

Contenu : Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire.

C.8-11. Éléments de philosophie de la culture	0
Préface. —	2
1. Méthode ontologique. -- (01/6).	2
1.1. « Culture » selon Hans Blumenberg (2)	3
1.2. Franz Kafka : Les Lois. La déviation par rapport à celles-ci ainsi que la rétroaction (3)	5
1.3. La culture comme méthode de résolution de problèmes fondée sur le droit (4).	6
1.4. Raisonnement scientifique et pseudoscientifique (6).	8
2. L'être se connaît par la raison. L'expérience et surtout le témoignage (7/13)	10
2.1. La raison pure est-elle ce qui est régi par deux et seulement deux axiomes ? (8)	11
2.2. Explications (9)	12
2.3. Métaphysique (ontologie) : ce qu'elle est réellement. (10)	13
2.4. Nominalisme(s) versus réalisme(s) (11)	15
2.5. Empirisme (12)	16
2.6. Modèle applicatif (13)	17
3. Discussion des opinions (14/22)	18
3.1. Le débat moderne concernant les fondements est libéral (14)	18
3.2. La théorie de l'agir communicationnel (J. Habermas) (15)	19
3.3. Théorie critique des religions (16)	21
3.4. Raison. Si la raison seule. Conduit à l'indécidabilité (17)	22
3.5. Rationalité concernant la raison pure et ses fondements (18)	23
3.6. WW Bartley sur la philosophie et la théologie du déploiement (20) ..	26
3.7. Critique de la raison (22)	28
4. Prémoderne/ moderne/ postmoderne (23/37)	29
4.1. Dans quelle mesure les peuples primitifs sont-ils modernes et en quoi le sont-ils ? (23)	29
4.2. Dans quelle mesure les médecines anciennes et médiévales sont-elles modernes et comment ? (24)	31
4.3. Dans quelle mesure les religions lunaires sont-elles modernes et en quoi le sont-elles ? (25)	32
4.4. L'homme moderne typique : il peut se rendre (26)	33
4.5. Libre-pensée (libertinage) (27).	34
4.6. Le cartésianisme comme pensée et vie modernes (29)	36
4.7. Le rationalisme cohérent du marquis de Sade (31)	39
4.8. Les étudiants et le libertarianisme (34)	42
4.9. Du moderne au postmoderne : Georg Simmel (37)	44
5. Opinions modernes sur l'éthique (38/50)	48

5.1. La morale bourgeoise-libérale (38)	48
5.2. La théorie de la valeur comme axiomatique (39)	49
5.3. La moralité d'un point de vue socio-biologique (40)	50
5.4. Éthique (41).	52
5.5. Qu'est-ce que l'homme ordinaire : moi – encore ou pas moi ? (42) ...	53
5.6. La raison de la bourgeoisie moderne selon K. Marx/Fr. Engels. (43)	54
5.7. L'homme purement rationnel (44)	55
5.8. La question morale selon Vladimir Soloviev (45)	56
5.9. La critique de la rhétorique par Kierkegaard (46)	58
5.10. Sexe. La révolution sexuelle, éd. (47)	59
5.11. Éros sans morale (48)	60
5.12. Pia Pera, journal de Lo (50).	62
6. Raison moderne, confessions politiques (51/58)	63
6.1. Analyse du destin (51)	64
6.2. La raison propose, mais le destin dispose (le renversement en son contraire) (53)	66
6.3. Descartes et Hegel proposent, mais le destin dispose (54)	67
6.4. La raison révolutionnaire propose. La révolution dispose (55)	69
6.5. La question écologique (56).	70
6.6. Écologie (interprétation biblique) (57)	71
6.7. Les « intellectuels » dans le débat moderne (58)	72

CF1

Avant-propos. —

Nous commençons par définir la « culture » : « Si un problème (donné (gg) + demandé (gv)) - généralement appelé « nature » - est à la fois correctement compris et correctement résolu (solution), alors il y a culture.

Avec *Arn. Toynbee* (1889/1975 ; *Étude de l'histoire* (1934/1961)), on peut également affirmer que la capacité à relever un défi relève de la culture. Les définitions de Blumenberg (2002) et de Kafka (2003/2004) en sont des modèles.

1. Méthode ontologique. -- (01/6).

Le GG et le GV sont des « êtres », des réalités. La solution est « réelle » (au sens hégélien), capable de la traiter, en adéquation avec les réalités données et demandées. – Peirce met l'accent sur la science (05/06). Les sources sont l'expérience et le témoignage personnels (07). La raison ontologique vise l'identité (phénoménologie) et recherche la raison (logique) (08/09). L'ontologie, principalement platonicienne, étudie comment une chose est

(apparemment) réelle et comment elle est (apparemment) réelle. Par exemple, la culture (10). Trois courants principaux : le réalisme (platonicien et aristotélicien) et le nominalisme. Ce dernier caractérise la raison moderne (11/13). Il vise à construire des concepts indépendants de l'ontologie et de la métaphysique.

Discussion d'opinions .

Le soi autonome, confronté à des données et des problèmes toujours singuliers, exprime des concepts construits en débattant des opinions.- (14/23) -- Discuter en vue d'une action communicative (14/15).

Conséquence : indécision (14/17) fondée sur le principe « Ni vous ni moi ne prouvons rigoureusement ». Même en ce qui concerne les fondements ou les « fondements » (axiomes) (18/22). Ceci implique une critique rationnelle qui met en lumière la crise des fondements.

Prémoderne/moderne/postmoderne . -- (23/37). -- Primitif (23/25). Contemporain (26/34). Postmoderne (35/37).

Opinions modernes sur l'éthique (la morale). -- (38/50). Elles tendent vers une vie anarchique.

La raison moderne envisagée sous un angle fataliste . (51/58). – En résumé, on peut affirmer – à titre d'« opinion » sur la question : « La raison moderne propose, mais le destin (ce qu'elle produit réellement) dispose. » L'issue possible des événements est ici confirmée (jusqu'à un renversement complet).

CF2

1.1. « Culture » selon Hans Blumenberg (2)

Rue de la bibliothèque : Trad. De Ruytter, *Danse de mort des métaphores (La lecture de l'histoire culturelle occidentale par Hans Blumenberg)* , dans : *The Owl of Minerva* 11:4 (1995 : été), 221/238.

Blumenberg (1920/1996) était professeur à l'université de Münster. Nous examinons sa définition du concept de « culture ».

1. L'« absolutisme » (suprématie écrasante) construit loin de la réalité

.

a . Le donné

La nature (« la réalité ») est si accablante que l'homme, dans son impuissance face à elle, ne contrôle pas les conditions d'existence dans

lesquelles il se trouve jeté ; en effet, il croit qu'il n'a aucun contrôle sur elles (ac, 230).

b. La demande

Dès qu'il est question de l'homme en tant qu'homme, tel que nous le connaissons, il devient l'artisan du démantèlement, de la déconstruction, de la suprématie du réel. Tel est le sens de sa vie. Blumenberg justifie cet axiome par les théories biologiques dominantes concernant l'origine et la survie de l'homme en tant qu'espèce biologique.

Depuis l'époque de l'homme de la jungle, les instincts se révèlent inadaptés à l'environnement, et l'homme vit donc dans la crainte, avec le sentiment que la réalité est si puissante qu'elle le contraint à l'impuissance de toutes parts. Blumenberg justifie également son axiome par la théorie de Thomas Hobbes (1588/1679), un cartésien moderne.

Depuis l'« état primordial », il y a eu une « guerre de tous contre tous », de sorte que l'homme ne survit pas à cet état de puissance écrasante à moins de conclure un contrat qui trouve l'une de ses formes dans l'État (moderne).

2. La culture comme « solution à un problème ».

Oc, 231. -- Toute la question est : « Quel est le problème ? » Réponse : rendre l'impuissance humaine vivable.

Métaphorologie.

Affronter de front la dure réalité est, pour ainsi dire, impossible. Aussi, l'homme impuissant recourt-il aux métaphores, ces figures de style qui s'interposent entre lui et la puissance absolue de la nature. Elles masquent la réalité.

Ces « symboles » (métaphores) sont, pour commencer, les mythes primitifs, mais aussi la philosophie grecque, la théologie chrétienne et les sciences modernes. Si le mythe ne parvient pas à vaincre la suprématie de la nature, les autres « euphémismes » n'y parviennent pas non plus, y compris les sciences modernes, fruits de la raison.

De ce point de vue, Blumenberg ne partage pas la croyance moderne typique en le progrès. La puissance écrasante et irrésistible de tout ce qui entoure la réalité demeure ce qu'elle est : écrasante.

CF3 .

1.2. Franz Kafka : Les Lois. La transgression de celles-ci ainsi que la rétroaction (3)

Les présocratiques considéraient la nature, le cosmos, d'un point de vue directeur : la nature est ;

- a. intentionnel (légitime),
- b. au moins partiellement déviant et
- c. donc, comme déviant, nécessitant une correction (rétroaction, réparation).

La Bible raisonne par analogie : le paradis, la chute, la restauration par la vertu de la rédemption.

Selon H.J. Schoeps, **Sur l'homme** (**Réflexions des philosophes modernes**), Utrecht/Anvers, 1966, p. 119-121 (** Franz Kafka : La croyance en la position tragique **), ce schéma cybernétique régit l'œuvre de Franz Kafka (1883-1924), écrivain de renommée mondiale. Nous examinerons cette structure.

1. Oc, 123. – « À la question des lois », une courte œuvre de Kafka, aborde les « lois » connues dans les milieux juifs. Des théologiens juifs (concernant les Hassidim, une sorte de « noblesse » aux yeux de Kafka) en parlent longuement. Kafka lui-même se considère ignorant en la matière (am ha-arez) et, dans un esprit typiquement moderne et éclairé, se demande si « ces lois » ne seraient pas, peut-être, de fausses lois.

Car Kafka vit « avec l'impression constante d'être gouverné par des lois qu'il ignore » (oc, 123). Ce qui lui est immédiatement donné, à lui, homme moderne, ce ne sont pas les lois, mais les théologiens qui, en une sorte de « noblesse » théologico-biblique, proclament et expliquent pour le bien du « peuple » (am ha-arez).

2 octobre 124. — La grande masse du peuple, contrairement aux interprètes de la loi, la noblesse, s'est détournée des lois (*Psaume 1:13*). — C'est du moins l'hypothèse que Kafka avance, lui qui reste encore en partie croyant au judaïsme.

3. Oc, 124 . -- Une déviation — interprétée au sens juif orthodoxe — provoque un jugement divin (gesera), c'est-à-dire une intervention du législateur qui est Yahweh qui « venge » la déviation (il veut la rectifier).

Les Recherches sur un chien . – Kafka connaît la théologie, mais n'est pas théologien ; c'est plutôt un homme de lettres qui la « visualise » dans ses œuvres, la représentant à travers des modèles artistiques. Ainsi, dans *Les Recherches sur un chien*, il raconte comment « le peuple » (pensons à l'humanité actuelle) des chiens – il y a déjà plusieurs générations – s'est égaré.

Cette erreur, ce péché, se venge et pèse lourdement sur la race canine actuelle qui en porte le fardeau sans en connaître la raison. Cette raison, c'est le « x », l'inconnu pesant, qui confère aux œuvres de Kafka cette atmosphère absurde dans laquelle tant de contemporains se reconnaissent.

CF4

1.3. La culture comme méthode de résolution de problèmes fondée sur le droit (4).

Nous nous référons une fois de plus à *H.-J. Schoeps, *Over de mens *, *Utr./Antw.*, 1966*, où il déclare que le père Kafka, élevé dans la tradition juive, devenu sceptique sous l'influence du rationalisme moderne, attend néanmoins avec impatience « la loi (ou les lois) ».

Ces éléments constituent, à son avis, le noyau essentiel de toute culture réussie, à tel point que le désastre de l'humanité actuelle réside dans le fait qu'elle « a été privée de la conscience d'être la créature de Dieu, de sorte qu'individuellement elle se transforme en une « chose », une « matière sans vie », et socialement en une masse sans nom (oc, 131) ».

Odradeck.

En slave, « odradeck » signifie quelque chose comme « tombé hors la loi ». L'artiste Kafka visualise notre dégénérescence culturelle à travers une créature fantomatique, l'Odradeck, « déviant ». L'homme moderne est de plus en plus un « homme-chien », dépourvu de « je ». Il est plutôt un « il ». Tout comme les objets qu'il utilise de plus en plus dans notre culture technologique.

Ainsi, il accorde à Odradeck l'attention de « la forme insensée (note : absurde, c'est-à-dire dans ce contexte : inexplicée) d'une bobine de fil » (oc, 131).

Le processus.

Le titre d'une œuvre célèbre publiée en 1925. – Dans une image descriptive et narrative (visualisation), **Der Prozess** caractérise la structure

fondamentale de notre culture en dégénérescence, de plus en plus incapable de répondre à ses exigences et devenant « de plus en plus irréaliste ». Notre culture est **a.** une énigme **b.** qui appelle à être démêlée. Une démêlée qui, du moins selon Kafka, ne trouve pas la solution et reste bloquée devant l'énigme.

Remarque : Prenons un instant pour examiner un modèle courant : « Où ai-je gagné cela ? »

Joseph K. est inculpé par une juridiction mystérieuse et « supérieure » (Kafka utilise ce terme pour évoquer un vestige de sacralité). Mais le dossier reste inaccessible à Joseph K. comme à ses avocats.

Voici l'énigme.

Voici le dénouement. – Joseph K. tente de découvrir la culpabilité pour laquelle il est poursuivi. Le rôle de ses avocats est d'emblée de deviner le délit. « Déduire des interrogatoires le contenu du dossier qui en constitue la base est très difficile. » (Oc, 130). « À partir de la nature et des formes de la punition, il faut essayer de trouver le « x » du péché (...). »

l'essence de la culpabilité (*note : original*) à partir de la nature du châtiment (*note : modèle*) ». (Oc, 129). – C'est ainsi que Kafka caractérise l'homme rationnel moderne.

CF5

Ontologie. (6)

Arrêtons-nous encore un instant sur la définition de l'ontologie décrite comme « l'étude de la réalité ».

Rue de la bibliothèque : Kl. Oehler, *Einl.*, Charles S. Peirce, « *Über die Klarheit unserer Gedanken (Comment clarifier nos idées)* », Francfort, 1968. Peirce y aborde « le sujet de la logique et un concept qui lui est étroitement lié, à savoir la réalité » (oc, 80). En effet, la logique commence invariablement par une tâche, à savoir un donné (GG) et un demandé ou recherché (GV), c'est-à-dire quelque chose qui s'impose comme « étant là » (« réellement »).

Quatre méthodes . -- Peirce décrit brièvement quatre manières d'appréhender la réalité.

Ia1. -- Méthode de ténacité . Face à un problème précis, un individu répond par le même type de solution, sans envisager d'alternative. Ce mode de réaction est courant, y compris chez les scientifiques.

Ia2. -- Méthode d'autorité (méthode orthodoxe).

Un problème précis est abordé au sein d'un groupe dirigé par des individus faisant autorité, avec systématiquement la même solution, sans envisager aucune alternative. — Nombre de personnes, y compris des scientifiques, réagissent ainsi, de même que, et surtout, des membres de groupes religieux.

Ib-- Méthode a priori (méthode préférée).

Au nom de la « raison » (raisonnement), on répond individuellement ou en groupe à un problème spécifique avec le même type de solution préférée, mais en incluant la prise en compte d'autres solutions possibles (méthode de discussion) — beaucoup, notamment ceux ayant une formation scientifique, pratiquent cette méthode.

II.-- Méthode scientifique .

Cette approche est véritablement ontologique. – Un problème spécifique est abordé individuellement ou en groupe par une solution spécifique identique, à savoir une vérification des données indépendante de toute réflexion. « On peut définir le « réel » comme ce dont les caractéristiques sont indépendantes de ce que quiconque en pense (sans vérification) » (oc, 80).

Ce cours sur l'ontologie spéciale (en particulier l'ontologie culturelle) est entièrement tributaire de ce qui précède. La méthode scientifique est parfois qualifiée de « méthode critique » (un terme qui, toutefois, prête à plusieurs interprétations).

CF6

1.4. Raisonement scientifique et pseudoscientifique (6).

Rue de la bibliothèque : H. Roelants, *Dans les marges de la science* , dans : *Journal of Philosophy* . 60 (1998):1 (mars), 5/32.

Steller réitère brièvement le problème de la démarcation, ou de la délimitation, qui se pose depuis des années afin de parvenir à une définition claire et définitive de ce qu'est la science. La pseudoscience devient ainsi immédiatement délimitable. Cependant : « De nombreux critères de délimitation (y compris des combinaisons) ont été proposés, mais aucun ne

s'est avéré exempt de problèmes » (Ac, 6). K. Popper, Th. Kuhn, I. Lakatos, M. Bunge (pour qui la physique la plus développée est la norme) et P. Feyerabend sont brièvement mentionnés.

L'astrologie est qualifiée de pseudoscience. Chacun des auteurs cités avance ses propres raisons – qui trahissent leurs présupposés – pour la rejeter, bien entendu. Ce qui, en soi, appelle déjà à la prudence. Ensuite, les phénomènes marginaux au sein des sciences établies sont analysés.

1. Recherche marginale .

L'hypothèse Gaïa, l'hypothèse des champs morphogénétiques (R. Sheldrake), le principe anthropique, la théorie appliquée des catastrophes, le langage animal, la recherche en intelligence artificielle, la vitamine C et le cancer, etc., sont inscrites dans le champ des sciences mais suscitent la suspicion, voire le rejet.

Note : Opinions extrêmement divergentes. – « Endoheresias » (Asimov). Par exemple, l'hypothèse de P. Duesberg selon laquelle le sida n'est pas causé par le virus VIH.

2. sciences *pathologiques*

Le terme provient d'I. Langmuir (1881/1957), qui définit le terme « pathologique » dans le contexte scientifique comme « la science qui concerne des choses qui n'existent pas ». Bien qu'appartenant au domaine des sciences, ce terme est rejeté par la plupart comme étant « hautement discutable ». On peut citer, par exemple, les rayons N de R. Blondlot. De même, le prétendu effet biologique de médicaments homéopathiques extrêmement dilués (J. Benveniste) et al.

Résistance aux nouvelles idées .

Les nouvelles découvertes sont rarement acceptées sans difficulté par la communauté scientifique. Prenons l'exemple de B. McClintock, B. Belousov et LaBerge. Leurs travaux furent d'abord rejetés, jugés trop peu orthodoxes. La raison principale : face à la profusion d'idées nouvelles, authentiques ou non, la science établie est contrainte de résister pour ne pas se perdre dans des recherches stériles.

Pseudoscience

Celle-ci présente des « failles radicales » (même si les critères réels font défaut). Les pseudo-sciences ne disparaissent pas comme des « institutions sociales » fondamentalement inertes : – Ou peut-être pour d'autres raisons !

2. L'être se connaît par la raison. L'expérience et surtout le témoignage (7/13)

La philosophie et l'ontologie occidentales trouvent leur origine dans l'école milésienne. Celle-ci trouve son origine chez des penseurs tels que Thalès (-624/-545), Anaximandros (-610/-547), Anaximène (-588/-524) et d'autres, qui, unis par une même pensée, envisageaient une solution commune aux problèmes de toutes sortes. Malheureusement, il ne nous reste aujourd'hui que des fragments de leurs écrits. Heureusement, il est établi que des historiens comme Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425) et Thucydide d'Athènes (-465/-395), malgré leurs différences, s'inscrivaient dans la tradition milésienne. Nous possédons d'importants textes de leur plume, qui témoignent – ou plutôt, nous livrent des vestiges – de la méthode des Milésiens.

Vers 40 av. J.-C., un auteur grec anonyme écrit : « Voyez-vous, cher ami penseur, comment Hérodote captive votre âme lorsqu'il la guide à travers les contrées et transforme ainsi votre ouïe en vision ? Au-delà même de l'« historien » (notez : explorateur, observateur) se dresse cependant l'homme qu'est Hérodote : avec sa sympathie pour le sujet qu'il traite, avec son empathie, mue par une passion maîtrisée, pour tout ce qui se déroule. Et dont il retrace les présupposés. »

« Cela constitue, entre autres, la magie totalement personnelle qu'Hérodote rayonne » (*DH Teuffen, Hérodote* , Vienne/Munich : 1979, 20).

Ce texte restitue l'atmosphère de perception et de pensée des premiers penseurs grecs. Leur méthode, leur manière de résoudre les problèmes.

Connaissance directe et indirecte . – Comment Hérodote définit-il cette méthode ?

1.-- Ce qu'il a lui-même vu (opsis, voir, – parfois gnomè) en tant qu'éclaireur observateur (histor, lat. : inquisiteur, est éclaireur).

2. – Ce qu'il sait grâce à des témoins, des informateurs qu'il choisit lui-même. Il appelle cela « historiè » : du latin « inquisitio », enquête. Centrée sur ce qui n'est pas immédiatement donné.

Voilà la double source d'information. « Je le sais (autoptès elthon), parce que je l'ai vécu moi-même. » « Je le sais (akoèi historion), d'après des ouï-dire. » Cf. A. Rivier, *Études de littérature grecque*, Genève, 1975, p. 344 et suiv.

Les sources de ce cours .

« Il y a une quantité incommensurable de choses que nous acceptons sur la base du témoignage d'autrui, tant dans la vie quotidienne que dans la science » (R. van Woudenberg, « *Knowledge based on experience and knowledge based on witness* », dans Tijdschr. v. Filos, 59 (1991) : 3, 416). En ce sens, cette approche reste milésienne.

CF8

2.1. La raison pure est-elle ce qui est régi par deux et seulement deux axiomes ? (8)

Rue de la bibliothèque : HJ Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 14,-- fl. 17/21.

En effet, lorsqu'on se restreint à la logique classique ou traditionnelle, deux axiomes se révèlent « fondamentaux » :

1. Le principe d'identité et
2. Le principe de raison (fondement). Les deux étaient déjà clairement compris dans la Grèce antique (Parménide (identité) et Platon (raison)).

1. Identité. - Tout ce qui est, est. -- Peut se concentrer sur un donné non transcendantal : « Tout ce qui est, est ceci ».

2. Raison (fondement). - Tout ce qui existe a sa raison ou son fondement, soit en soi, soit en dehors de soi.

Platon : « Rien n'est sans raison ». L'auteur s'attarde un instant sur la justification (la démonstration) de ces deux principes ou présuppositions. Ce faisant, il se réfère à W. Dilthey (1833-1911), qui, à la suite d'A. Comte (1798-1857, fondateur du positivisme), peut être considéré comme le premier théoricien des sciences humaines, et à W. Wundt (1833-1920, psychologue expérimental), qui identifie l'expérience immédiate ou directe comme la « source » de la compréhension de l'identité et de la raison.

Ici, Steller cite E. May, **Am Abgrund des Relativismus **, Berlin, 1941 : « Lorsque je fais l'expérience du « rouge » et que, simultanément, je comprends profondément sa signification, alors je saisis, de la même manière, que le

« rouge » (en tant que signification profondément ressentie) est simplement « rouge », et que ce « rouge » est précisément « ceci ». Ainsi, je perçois le principe d'identité dans toute sa validité impérieuse. »

Remarque : Avec May, on pourrait tout aussi bien affirmer : « Lorsque je perçois quelque chose comme rouge (« percevoir » : « vivre », « saisir immédiatement »), alors – si je comprends le fait que ce soit « rouge », par exemple, dans le cas de quelqu'un qui rougit (« saisir » au sens de « saisir ») – mon esprit, en tant qu'esprit pensant, est contraint – non pas de l'extérieur mais de l'intérieur – de rechercher la raison ou le fondement de cette couleur rouge, ou du fait de rougir, comme la question posée par la situation donnée. En d'autres termes : « Par quoi ou pourquoi cette personne rougit-elle ? »

Remarque : Pourquoi Dilthey, Wundt, May et al. insistent-ils si souvent sur la compréhension de l'expérience immédiate du sens ? Parce que, si l'on souhaite « prouver » les axiomes (les déduire des prépositions), il faut d'abord les présupposer.

CF9

2.2. Explications (9)

Remarquez la formulation des axiomes : « Tout ce qui est, est, et tout ce qui est, a une raison. » Tout ce qui est est l'objet de l'ontologie (métaphysique), cœur de la philosophie classique ou traditionnelle. Car c'est dans la confrontation – la rencontre – avec « tout ce qui est » – l'être (dans le langage des Grecs anciens) – que les deux principes émergent dans l'esprit pensant, sont appréhendés. Du moins, de manière inexprimée.

1.-- Phénoménologie

« Tout ce qui est ». C'est le donné. Ce qui n'est pas cherché, ce qui n'est pas questionné. Sa formulation s'appelle « phénoménologie ». Pourquoi ? Parce que le terme « fainomenon », du latin phaenomenum, se révélant (« apparition » ou « phénomène »), comme partie intégrante de la « phénoménologie », indique que la phénoménologie est « logos » : celui qui fait surgir le phénomène.

Le principe d'identité, c'est-à-dire la présupposition « archè », régit le fait que je vois quelque chose, par exemple. Et le fait que je sois contraint, par ma conscience intellectuelle, de le reconnaître et de l'affirmer.

Ce qu'on me demande, c'est donc d'affirmer que tout ce qui est, est. En phénoménologie, la question est précisément de représenter le donné tel qu'il

est, tel qu'il est donné. C'est là la raison pure dans sa rencontre avec la réalité ou l'être.

2.-- Logique .

« Tout ce qui est ». Par exemple, quelqu'un rougit en ma présence.

a. J'établis ceci (le fait).

b. Je me demande ce qui provoque le rougissement de la personne en question (par exemple, un mécanisme psychologique) ou pourquoi (motif psychologique).

Ce qui est demandé désormais, ce n'est plus le fait en tant que fait ou donnée, mais sa raison d'être. – J'entre alors dans le domaine du raisonnement. Il s'agit de logique : « Si cette personne est gênée et honteuse, alors son rougissement est compréhensible, logique. » C'est un raisonnement par réduction qui part d'un lemme, d'une hypothèse, et qui peut être testé ultérieurement à partir de nouvelles données.

Conclusion . – Telle est la définition classique ou traditionnelle de la raison. Dès lors qu'on postule un axiome ou un fait différent, il ne s'agit plus de raison pure, mais de raison appliquée. Si cette raison appliquée est interprétée comme de la raison pure, alors on entre dans le domaine de l'idéologie, car la raison est alors invariablement plus que de la raison pure.

Par exemple, affirmer que les données sacrées ne sont pas « rationnelles » revient à ajouter un axiome laïque à la raison pure. Soit. Mais alors la raison n'est plus pure.

CF10

2.3. Métaphysique (ontologie) : ce qu'elle est réellement. (10)

Commençons par une définition de la philosophie.

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historic Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 20, dit que selon les anciens, le terme « theoria » (lat. : speculatio, contemplatio), compréhension, vient de Pythagore. Un « théatis », spéculateur :

a. perçoit, prend conscience,

b. mais pas superficiellement, bien en profondeur. Sa phénoménologie est rigoureusement raisonnée.

Tout comme chez les Romains, on trouve le spéculateur, le soldat de garde ou l'espion. Tout comme dans un quotidien moderne, on trouve un observateur-correspondant qui, de plus, analyse et interprète les faits qu'il observe.

Ils sont.

Platon l'appelle « science », « theorètikikè tou ontos », la recherche du réel. Pour reprendre les termes de Parménide : cette recherche vise à « to on kath' heautou », à être selon soi, et non tel qu'il nous apparaît. En latin médiéval : « obiectum materiale », l'objet matériel, c'est-à-dire le donné à toute interprétation.

Ou, comme le dit aussi Platon : « to ontos on », ce qui est réel, c'est-à-dire de manière réelle – ontos – réel ou être, est le véritable objet de la philosophie. Cf. oc, 33. Non pas la réalité apparente.

Métaphysique (ontologie).

Nous savons d'emblée que la métaphysique est l'œuvre de la philosophie, car elle vise le réel véritable. Et cette visée est double : elle interroge la réalité d'une chose et la manière dont cette chose est réelle (ce que sont l'existence et l'essence). La réponse réside dans la définition ontologique qui articule l'identité de la chose.

Définir . -- Il existe au moins deux types fondamentaux de définition.

1.-- Le nominal . — Les nominalistes affirment que nous ne pouvons (ou ne voulons) pas connaître le véritable réel. Ils se limitent à la définition « nominale », celle qui — pour le moment — se contente de quelques caractéristiques, suffisantes pour distinguer une chose du reste.

2.-- La vraie . -- Les réalistes — les réalistes conceptuels — affirment que nous possédons une compréhension véritablement réelle de la réalité entière d'une chose et que nous sommes donc capables d'une définition réelle.

En réalité, les deux propositions sont correctes : le nominaliste ne peut nier la réalité totale (l'« idée » dans le langage platonicien, car il dit se contenter d'une « partie » de celle-ci, tandis que le réaliste constate qu'il n'en connaît que des parties).

CF11

2.4. Nominalisme(s) versus réalisme(s) (11)

rue de la bibliothèque :

-- J. Largeault, *Enquête sur le nominalisme*, Paris/Louvain, 1971 ;
-- Rôle. Van Zandt, *Les fondements métaphysiques de l'histoire américaine*, La Haye, 1959.

-- R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1967 ;

R. Jolivet : « Kant considère le cartésianisme comme un idéalisme problématique tandis qu'il qualifie le système de pensée de Berkeley d'idéalisme dogmatique » (oc, 7).

En d'autres termes : un bon nom pour la pensée moderne est « idéalisme ».

Nominalisme(s).

L'axiome fondamental de l'idéalisme moderne affirme : « La pensée n'atteint qu'elle-même et son contenu immédiatement, et en découle, de ce seul fait, la validité exclusive des mathématiques » (ibid.). Ce qui existe dans le « monde extérieur » (à comprendre : la réalité située hors de la conscience intérieure) n'est donné que médiatisément, indirectement, et n'est donc connu que par là. La pensée moderne gravite littéralement à l'intérieur de la bulle de la conscience individuelle.

L'idéalisme moderne est une conséquence logique du nominalisme. Comme le dit Jolivet, oc., 9.

Avec Guillaume d'Ockham (1290/1349), le « vénérable innovateur », le nominalisme devient le fondement de la pensée moderne. En effet, au sein de la bulle de la conscience intime (« sens intime » (Descartes)), ce que nous pensons – par exemple, un concept – n'est qu'un signe renvoyant aux « choses » du monde extérieur, un signe que nous « construisons » (constructionnisme) dans notre esprit, très détachés de la réalité. Ceci en réponse aux perceptions sensorielles (sensations) qui provoquent de tels « concepts » (conceptualisme). Cf. Largeau, oc., v.

'Idée'

Les termes platoniciens « idée » et « eidos » désignent une structure objective (*c'est-à-dire* extérieure à la nature même de la conscience individuelle). Il ne s'agit pas d'une représentation mentale (*contrairement* à ce qu'affirment les nominalistes ou idéalistes). (...). Si un bon artisan souhaite réaliser une œuvre de qualité – selon Platon – il doit considérer l'idée (de ce qu'il est en train d'élaborer) ; elle doit planer devant son esprit, elle doit y être présente.

Ainsi, au XVI^e siècle, on en vint à utiliser le terme « idée » pour désigner une « représentation idéale dans l'esprit », puis pour tout « concept ». — Or, cela n'a jamais été le cas dans l'Antiquité. (*E. De Strycker, Concise History of the Antiquities, Phil.* 95).

CF12

2.5. Empirisme (12)

L'idéalisme ou le rationalisme moderne – car la raison, interprétée en termes modernes, est la faculté des idéalistes – est – selon Jolivet – « une déduction logique de l'empirisme nominaliste » (oc,9).

En effet : l'empirisme ou l'expérience sensorielle est le point de départ.

Ce qui nous est véritablement donné, ce sont en définitive les « choses » matérielles de nos perceptions sensorielles, ou sensations. Nos constructions mentales (concepts, etc.) s'y réfèrent depuis l'intérieur ou la « bulle » de la conscience (de soi) moderne, ou du moi.

Idiographie. -- Ce que les sens offrent est strictement « ici et maintenant » di singulier (idion).

Il est néanmoins clair que nos constructions situent cette singularité aussi bien dans les ensembles que dans les systèmes. Autrement dit : nos constructions sont générales (universelles) et englobantes (compactes).

Pour le nominaliste, ces relations ne sont pas présentes dans les choses elles-mêmes, mais sont construites par notre esprit créatif.

Autrement dit : nos concepts généraux et universels ne sont que des signes, et non les choses elles-mêmes et leurs relations (comme le prétendent les réalistes). Immédiatement, les nominalistes affirment que le général et l'universel ne sont que des constructions auxquelles nous assignons des nomina, des noms. Ils n'« existent » que dans la bulle de notre conscience. Nominalisme.

On constate que l'idée platonicienne selon laquelle le singulier existe dans la mesure où il est conjoint à ce qui lui ressemble (l'ensemble) et à ce qui lui est lié (le système), se réduit à une construction mentale. Pour Platon, le perçu et les choses perçues sont immédiatement présents dans notre esprit ouvert.

Pour lui, les relations de similitude et de connexion, présentes dans ces choses données, sont également immédiatement présentes dans notre esprit ouvert.

Il ne s'agit pas de constructions (sauf provisoirement sous forme de lemmes ou d'idées provisoires), mais de la réalité. C'est pourquoi on parle de réalisme. Ou encore de théorie des idées – et non d'« idéalisme » ou de rationalisme modernes.

Remarque : Platon conçoit les choses comme baignées dans le monde divin supérieur. Aristote partage cette conception, mais dans une moindre mesure. Ces idées situent donc les réalités de l'expérience dans ce monde supérieur. Les nominalistes, quant à eux, séparent également les réalités de l'expérience de ce monde sacré : ils « sécularisent » ou mondainisent les réalités qu'ils perçoivent en l'absence de liens supérieurs.

CF13

2.6. Modèle applicatif (13)

Ce voleur athénien, ici et maintenant, est pour Platon un exemple singulier (une image) de l'ensemble de l'« homme ». Il est une partie singulière (une image) du système de l'« humanité » (athénienne). En volant, il se révèle un expert sophistiqué (technè), mais en contradiction avec les lois supérieures de la conscience (absence de conscience). Il méconnaît cette dimension ou relation supérieure, voire sacrée.

Il se comporte comme un individu détaché de ses relations, égocentrique et peu solidaire.

Le nominaliste, dans la mesure où il est un nominaliste extrême, ne peut donc que reconnaître le voleur comme expert.

Trois grandes tendances .

JK Feibleman, An Introduction to Peirce's Philosophy , New York/Londres, 445 et suiv., déclare : « L'histoire de la philosophie montre que, d'un certain point de vue, il n'existe que trois tendances métaphysiques fondamentales radicalement distinctes que n'importe qui, n'importe où ou n'importe quand peut présenter comme les siennes. »

Il en existe bien sûr plus de trois, mais toutes sont des variantes des trois fondamentales. Ce à quoi Van Zandt, oc., 125, ajoute aussitôt : « Ces trois

sont les deux types de réalisme (*note* : platonicien et aristotélicien) et le nominalisme. »

Modernité.

L'« objet » sensoriel détaché de toute relation, dans la mesure où il est construit au sein de la bulle du sujet moderne, rationnel ou idéaliste (la conscience, le soi) : voilà la définition de la pensée moderne ! Tandis que la scolastique médiévale pensait de manière réaliste (fondamentalement platonicienne, puis aristotélicienne), la modernité pense de manière nominaliste.

Feibleman, dans son Introduction à la philosophie de Peirce (p. 171), cité par Van Zandt (*ibid.*), affirme : « Peirce dit qu'il y a eu une vague déferlante de nominalisme(s). Descartes était nominaliste. Locke et tous ceux qui l'ont suivi, à savoir Berkeley, Hartley et Hume, étaient nominalistes. Leibniz était un nominaliste radical (...). Kant était nominaliste. Hegel était nominaliste, mais aspirait au réalisme. »

D'ailleurs , comme le souligne Van Zandt, tous les spécialistes du domaine s'accordent sur ce point. De même qu'ils reconnaissent généralement que la mentalité anglo-saxonne – celle de la Grande-Bretagne et des États-Unis – est nominaliste. Le nominalisme d'Ockham caractérise Hobbes ; Locke, Berkeley, Hume, Hamilton, Mill et, de manière générale, les Américains (à l'exception de Peirce, qu'ils considèrent comme un réaliste scolastique) s'inscrivent dans la philosophie anglaise.

CF14

3. Discussion des opinions (14/22)

3.1. Le débat moderne concernant les fondements est libéral (14)

Il ne fait aucun doute que l'émergence des sociétés libérales est liée à :

- a.** l'émergence de la modernité et (...)
- b.** le désaccord philosophique concernant les questions métaphysiques et religieuses". (A. Van de Putte, *La liberté positive dans une société libérale*), dans : *De Uil van Minerva* 14 : 1 (automne 1997), 13).

Autrement dit : la croyance collective prémoderne en :

- a.** l'être objectif (essence) des choses - objet par excellence de la métaphysique traditionnelle - et surtout
- b.** L'ordre divin sacré des choses – objet de théologie, élément de la métaphysique traditionnelle – traverse une crise profonde à la fin du Moyen

Âge : les désaccords sur la vision du monde et la philosophie de la vie prédominent, et le clergé perd immédiatement son rôle de précurseur. – C'est le début du multiculturalisme actuel.

La demande de nouveaux axiomes.

Ces idées peuvent se résumer en un seul terme : le contrat social, noyau essentiel du libéralisme. *John Rawls* (*Théorie de la justice* , Oxford, 1971 ; mise à jour dans *Libéralisme politique* , New York, 1993) l'exprime ainsi : les sociétés modernes ne se placent plus sous le signe de la vérité, comme l'affirmaient la métaphysique et la théologie dans une perspective prémoderne, mais sous le signe de la raison – comprendre : la rationalité – qui établit des axiomes et leurs conclusions, les présupposant après discussion par des individus et des groupes rationnels.

I. Kant (1724/1804 ; figure de proue des Lumières allemandes) le formule ainsi.

a. Individu. -- Moi, autonome (libéré de la métaphysique et de la théologie), je trouve en moi la raison (« ratio » en latin) qui révèle progressivement tout ce qui est rationnellement possible concernant la réalité, ainsi que concernant les règles de conduite.

b . Social . -- Ma raison reconnaît que je la partage avec toutes les autres personnes rationnelles et, par conséquent, je tiens compte avec toutes les autres en ce qui concerne la compréhension de la réalité et la vie en société.

Voici le contrat social au nom duquel les libéraux pensent et vivent.

Autrement dit : l'homme moderne est autonome ; il détermine lui-même ce qui constitue un comportement réel et rationnellement justifiable – individuellement en premier lieu (individualisme) – et socialement aussi.

CF15

3.2. La théorie de l'agir communicationnel (J. Habermas) (15)

rue de la bibliothèque : *M. Hunyadi, Démocratie et communication* , dans : *Journ.d.Gen ./Gazette de Laus.* 10/11.05.1997, 36.

Pendant près de quarante ans, Jean Habermas (1929/... ; *Theorie des kommunikativen Handelns* , 1/11) a été une figure de proue de la philosophie pratique allemande. Il reprochait à Michel Heidegger son approche

philosophique dénuée de sens pratique. Il reprochait également à l'École de Francfort, à laquelle il appartenait (et appartient toujours), l'absence d'axiomes solides dans sa « théorie critique de la société moderne » (axiomes que Michel Horkheimer (1995/1973) a vainement recherchés).

Objectif – Élaborer une philosophie pratique (une morale qui s'étend à la vie juridique et politique) mais fondée sur des présuppositions solides.

axiomatique **de base**

Contre-modèle. – La vie moderne typique n'est plus régularisable par un ordre fondé sur la nature (abstraite) de l'homme ou sur une révélation divine. On parle alors de « pensée post-métaphysique », car la métaphysique traditionnelle s'appuyait sur la nature et la divinité.

Modèle. - La vie pratique moderne ne peut être contrôlée et encadrée par des règles qu'après une action communicative.

Parler et dialoguer avec son prochain.

1. « Si je parle, alors je revendique – expressément ou non – la validité (« vérité », « probabilité ») ».

2. « Si je parle, je m'adresse généralement à un autre homme et j'exige immédiatement de sa part la reconnaissance de la validité de mes propos. » – Voici le double axiome qui définit le concept de « communication » (qui implique nécessairement « interaction »), ainsi que celui d'« action communicative ».

Démocratie

Ce n'est ni une divinité ni sa révélation, interprétées par des figures sacrées (prêtres, ayatollahs), ni même la nature humaine et cosmique exposée par des métaphysiciens qui compte. Ce sont les citoyens eux-mêmes qui débattent. Voilà le fondement. Ce qui émerge après que chaque individu ou groupe a exprimé ses intérêts est valable. Puisqu'aucun individu ni groupe ne détient la vérité absolue, la validité (quelle qu'elle soit en réalité) n'apparaît qu'après que les citoyens ont argumenté.

Autrement dit : dans la démocratie occidentale moderne, les citoyens — en vertu des droits de l'homme — sont à la fois les créateurs de leurs règles de conduite (autorité) et les acteurs de leur mise en œuvre (sujets).

Remarque : Selon la terminologie de Peirce, cela donne : « la méthode a priori » domine dans nos démocraties actuelles.

CF 16

3.3. Théorie critique religieuse (16)

Il est certain que dans tous les pays catholiques, depuis la réforme de l'enseignement religieux (« post-conciliaire »), les parents ont été choqués d'entendre leurs enfants raconter les idées qu'ils avaient acquises lors des cours de religion.

Les leçons traditionnelles qui inculquaient les éléments essentiels du dogme et de la morale ont peu subsisté dans les cours dits « critiques » qui introduisent des « opinions » (concepts) sur la religion ou l'athéisme. Les leçons « New Age », qui font timidement leur apparition ici et là et qui tentent de susciter des expériences sacrées (renouveau religieux), ont également provoqué des réactions chez de nombreux parents, notamment les plus critiques.

Les lecteurs écrivent

Nous citons maintenant un texte paru dans une revue (que nous ne nommons pas délibérément pour éviter tout malentendu) qui considère les leçons religieuses critiques comme « le grand vide » en matière de religion. (...).

Les platitudes évasives que l'évêque a débitées dans votre journal illustrent le malaise qui a pénétré jusqu'aux plus hautes sphères de l'Église.

Une attitude non contraignante qui n'oblige à rien et, surtout, n'invite pas à une approche structurée où les évêques devraient prendre l'initiative. Cependant, par leur position ambiguë, les évêques laissent la porte ouverte à :

- a.** expériences,
- b.** « interprétation individuelle » ou
- c.** voire le refus des articles de foi dans les écoles catholiques.

Ils devraient aller constater par eux-mêmes comment le sujet de la « religion » a dégénéré en discussions informelles, remplies de :

- a.** témoignages personnels et
- b.** Les théories du type « je pense » qui, souvent, sapent l'essence même de la foi. Et cela sans même parler de

c. comment l'institution « Église » et son plus haut représentant (le Pape) sont traités par de nombreux enseignants à la pensée horizontaliste. (...) ».

Note-- L'horizontalité (par opposition à la verticalité) consiste à se limiter à la nature séculière de la ou des religions, en négligeant ce qui est véritablement sacré en leur sein (et qui, de ce fait, transcende le monde terrestre). Ainsi, le sacré, qui constitue l'essence même de la ou des religions, est laissé à l'interprétation individuelle, à moins d'être nié par l'athéisme.

CF17

3.4. La raison. Si la raison seule. Conduit à l'indécidabilité (17)

L'expression « raison seule » signifie, dans un certain sens, « raison affranchie de la métaphysique ». La raison moderne, en général, relève de cette conception. Au lieu de la lumière de l'esprit (du grec « nous », du latin « intellectus ») concernant la véritable essence – l'idée (au sens platonicien, bien sûr) – de chaque donnée et de chaque question possible, la raison qui aspire à être la raison seule privilégie l'opinion individuelle ou collective dans la mesure où elle s'est affranchie du « joug de la métaphysique ».

Le modèle antique.

Carnéades de Kurène (-214/-120 ; Troisième Académie) est connu pour sa démonstration de l'indécision de la raison pure.

En 156 av. J.-C., il arriva à Rome en tant qu'envoyé grec. Il y donna deux conférences à de jeunes Romains sur la justice (la conduite éthique).

1. Premièrement, il affirme, en s'appuyant sur des arguments tirés de Platon, que la justice est une réalité objective (réalisme).

2. Le lendemain, il affirme avec la même véhémence que la « justice » n'est qu'un nom (un son), soulignant ainsi que chacun agit selon un critère d'utilité (comme les Romains aimaient à le faire). Sur quoi, Caton, au nom de la tradition romaine, s'assura que Carnéade soit éloigné de Rome au plus vite, le considérant comme un danger pour la jeunesse.

Éristique

L'éristique est un aspect de la logique antique. Elle s'attaque aux points faibles de toute opinion, même des fondements métaphysiques. Car dès lors que la morale (comprendre : vivre en conscience) est remise en question, la raison pure ne peut s'en tenir qu'à deux choses :

a. le caractère presque toujours contesté de tout ce qui est donné et demandé,

b . le caractère presque toujours discutable des affirmations des métaphysiciens.

C'est ce qu'a fait Karneades.

Conséquence : l'indécisibilité ! À chaque « pour » correspond un « contre » (la dialectique, au sens aristotélicien du terme). « Qui veut frapper un chien trouvera toujours un bâton. » – Le bon sens exprime la flexibilité phénoménologique et logique sans bornes de la raison, qui trouve toujours une raison (présupposition, axiomatique) pour argumenter en faveur de toute proposition ou de tout jugement.

Prenons le négationnisme nazi comme modèle. Voltaire n'a-t-il pas dit à l'époque : « Mensonge, mensonge. Il en restera toujours quelque chose. » Si ce qui est vrai (donné) n'engage pas métaphysiquement la conscience, pourquoi ne pas défendre le mensonge par des « arguments » ?

CF18

3.5. Rationalité concernant la raison pure et ses fondements (18)

Rue de la bibliothèque : E. Oger, *La rationalité, son fondement et ses monstres*, dans : *Tijdschr. v.filosofie* 54 (1992) : 1 (mars) 87/106.

L'article sur le bon sens traite du principe de raison et de « l'autre de » raison, deux points étroitement liés l'un à l'autre.

Note : L'auteur s'appuie sur le fait que de nombreuses personnes citées, en tout cas, invoquent les Lumières, c'est-à-dire la forme plus récente et typiquement moderne du rationalisme, comme un « axiome final ».

La raison de la raison.

Le principe de raison stipule : « Si A (raison), alors B (B est compréhensible, justifiable). »

Avec l'axiome d'identité, l'axiome de la raison est le « fondement » de toute rationalité et de tous les rationalismes.

1. Rationalisme critique .

K. Popper (1902/1994) – ainsi que W. Bartley, H. Albert, H. Lenk, J. Watkins et G. Radnitzky – affirment que privilégier l'axiome de la raison est un « acte de foi irrationnel » (ac, 105) qui donne accès à une vie et une pensée rationnelles. Cela équivaut à une forme de fidéisme, qui « présuppose une croyance irrationnelle, c'est-à-dire non justifiable rationnellement, en la raison. Un acte de foi ».

Ce que Bartley souligne chez Popper, il le remplace par l'axiome « Une affirmation n'est rationnelle que si elle est ouverte à la critique ». Autrement, on retombe dans l'axiome de Zénon d'Élée (-500/...) : « Tu quoque, tu ne prouves pas ce que tu affirmes, pas plus que moi ». Autrement, on pourrait tout aussi bien devenir irrationaliste que rationaliste : après tout, il n'existe pas de raison décisive ! Albert affirme à ce sujet que l'essence de la raison ou de la rationalité est en définitive « une intuition indubitable », « un fait avéré » (ac, 92).

Note – Ce qui nous amène à Dilthey et Wundt, par exemple. – Albert à propos d'un énoncé rationnel : « S'il est ouvert à la critique, alors il est rationnel. »

2. Théorie critique .

Chez K.-O. Apel (1924/2017), l'acte de parole, c'est-à-dire la communication avec autrui, occupe une place centrale. Pour lui, la raison – l'axiome de la raison – a toujours été présupposée comme une vérité incontestable et évidente en matière de connaissance, de parole et d'action. Chercher une raison à cela revient à se fonder sur cette vérité évidente. Ainsi, un « fondement ultime ou raison » existe pour, par exemple, la raison philosophique.

Autrement dit : bien qu'Apel n'exclue pas la nécessité de la critique, il croit en un « fondement » incontestable.

CF19

J. Habermas (né en 1929 ; École de Francfort) place l'action communicative au centre. Lorsque des personnes se consultent, la raison et l'axiome de la raison sont présupposés. Tout comme chez Apel.

Mais Habermas ne reconnaît pas l'existence d'un fondement final, d'une vérité évidente : il est faillible (à l'instar de Popper), selon lequel toute activité rationnelle est fondamentalement faillible. A. Wellmer et F. Kambartel vont

encore plus loin dans leur critique du fondement final d'Apel : il n'existe aucun critère fixe permettant de distinguer les jugements vrais des jugements faux.

Note – Ce qui revient à dire que toute phénoménologie et toute logique échouent !

3. Déconstructionnisme . -- La figure centrale est ici *J. Derrida* (né en 1930). -- Il croit pouvoir établir l'œuvre de l'axiome de la raison partout dans notre culture, y compris et surtout dans les universités.

Si l'on « fonde » l'axiome de la raison, c'est soit dans un raisonnement circulaire vicieux (pour le prouver, il faut le présupposer), soit dans un « abîme » (c'est-à-dire sans fondement ni raison). « Il est infondé et donc abyssal » (ac, 96). S'opposer à l'axiome de la raison reviendrait à être irrationnel. Mais le présupposer simplement, comme le fait le rationalisme traditionnel, ne tient pas non plus : la raison (telle que Derrida la définit) ne peut se justifier elle-même.

Autrement dit : il existe une présupposition de la raison (telle qu'il la conçoit), une « origine » (sur laquelle Derrida n'a pas grand-chose à nous dire non plus).

Note : Derrida, auteur complexe, s'emballe parfois avec des mots et des termes nouveaux qui, à y regarder de plus près, ne sont pas si nouveaux.

Au passage : il est en désaccord avec Popper, qui qualifie le « fondement » de la raison de croyance « irrationnelle ». L'« origine » mystérieuse de la raison est donc, après tout, rationnelle d'une certaine manière, mais plus au sens des Lumières modernes.

« L'autre de la raison ».

On critique la raison au nom de la raison elle-même, ou « au nom de quelque chose d'autre que la raison ». Ce dernier est appelé « l'autre de la raison ».

Ainsi, dans **Histoire de la folie ** (1961) de M. Foucault, l'autre de la raison est nommé « folie ». Pratiquement seul le langage du fou — et non un langage rationnellement clair sur ce langage — peut parler de folie, ce qui sous-tend la pensée de Foucault selon laquelle le fou ne se sent pas à sa place dans un monde rationnel et, précisément pour cette raison, « révèle » l'échec de ce monde rationnel dans son comportement insensé.

3.6. WW Bartley sur la philosophie et la théologie de l'engagement (20)

Bible st. : WW Bartley, *Flight into Engagement* (*Versuch einer Theorie des offenen Geistes*), Munich, 1962 (/ / *La retraite vers l'engagement*).

Le livre prend position contre une tendance néo-protestante incarnée par K. Barth (1886/1968), E. Brunner, R. Niebuhr, P. Tillich, et al.

1.-- Critique du rationalisme.

Même la raison et ses sciences, si chères aux esprits éclairés, ne sont pas dépourvues d'axiomes. Autrement dit, l'idéal rationaliste d'une science sans préjugés ni axiomes s'effondre.

Or, ces axiomes sont eux-mêmes indémontrables de manière apodictique (absolument irréfutable). Cela ressort clairement de l'étude fondamentale de la raison et de ses sciences. La raison, au sens éclairé du terme, et ses sciences ne présentent pas de preuve absolument « rationnelle ». On ne parvient qu'à la « plausibilité », à la « probabilité ».

2.-- Ni vous ni moi.

Vous autres rationalistes, tout comme moi, protestant croyant en la Bible, ne prouvez pas de manière apodictique ce que vous affirmez concernant les fondements.

En d'autres termes : une part d'irrationalité se cache au cœur même du rationalisme éclairé. Moi, protestant, qui entends votre reproche, à vous, rationalistes, de croire sur des fondements irrationnels – bibliques –, je constate que vous non plus ne prouvez pas rigoureusement vos fondements comme vous le souhaiteriez, en tant que rationalistes.

Eh bien, moi, croyant fondé sur la Bible, je prends un engagement, une décision de volonté qui, sans preuves apodictiques, implique néanmoins une vie et une pensée conformes aux Écritures. En anglais : « commitment » ; en français : « engagement » — une décision de volonté, un acte sans certitudes apodictiques, mais avec des probabilités. Ce que vous appelez, rationalistes, « irrationnel ».

Eh bien, puisque votre raison et ses sciences ne fournissent pas non plus de fondement apodictique, votre conviction rationaliste est fondamentalement elle aussi un pari basé uniquement sur des raisons ou des motifs probables.

3. -- La différence .

À ceci près : moi, croyant en la Bible, j'admets ouvertement et honnêtement que, rationnellement parlant, je prends un risque, tandis que vous, tout aussi irrationnel, vous fondez uniquement sur des hypothèses plausibles, prenez un risque rationnel mais refusez de l'admettre honnêtement et ouvertement. Vous ne cessez de parler de « rationalité » : une rationalité prétendument prouvée apodictiquement, alors que votre pari ne repose que sur une rationalité probable.

CF21

Note : Nous mentionnons au passage K. Hübner, **Die Wahrheit des Mythos**, Munich, 1985, dont la thèse est la suivante : la science moderne n'est pas supérieure au mythe, ni en termes de contenu de vérité ni en termes de rationalité. Car la science et le mythe ont pour raison ou fondement des axiomes ontologiques et autres radicalement distincts, tous deux également indémontrables (comprendre : apodictiques).

Le mythe est une vision du monde tout aussi cohérente sur le plan logique que la vision scientifique. Son pouvoir explicatif est même plus global (holistique) que celui de la science moderne, car il peut aussi expliquer un événement accidentel (*remarque* : « accidentel » : ce qui ne semble pas obéir aux lois scientifiques) en faisant appel à un événement sacré (*remarque* : pensez à un rituel, par exemple).

Hübner prend la mythologie grecque comme modèle applicatif : les mythes grecs sont régis par la rationalité tout autant que par la science.

Remarque : On constate que le même schéma est à l'œuvre que chez les néo-protestants : « Ni vous ni moi » ne sommes apodictiquement rationnels. Je suis, tout comme vous, rationnel à un degré important – et non simplement irrationnel.

Bartley. – Dans la lignée de son maître K. Popper, Bartley cherche une réponse appropriée à Barth et al. – Il accuse la philosophie et la théologie de l'engagement de se réfugier dans l'irrationnel. « Retour à l'engagement ». Du moins, si l'engagement :

a. Est interprété de manière relativiste (en affirmant que tous les enjeux sont également valables : un nazi fait un enjeu et un croyant biblique fait un enjeu, mais rationnellement ils diffèrent).

b. Est interprété de manière individualiste (les enjeux peuvent être interprétés de façon si individuelle que l'humanité se trouve réduite à un ensemble d'atomes). — Bartley : même si notre motivation, en tant que rationalistes, est de tolérer une certaine dose d'irrationalité, nous restons néanmoins ouverts à l'examen critique et à la discussion. Des enjeux, certes, mais pas sans une analyse rationnelle des fondements — peut-être simplement probables — de ces enjeux.

Bartley établit d'emblée que les protestants, à l'origine, rejetaient la raison comme une « prostituée » (Luther), tout en s'efforçant de suivre le rationalisme des Lumières. Cependant, ce n'est qu'à partir de ce moment que la raison est pleinement considérée comme une prostituée, incapable de se soumettre à la Bible.

Remarque : Il convient de noter que les protestants susmentionnés, tels que Barth, étaient au moins fondamentalement ouverts à la critique.

CF22

3.7. Critique de la raison (22)

On se réfère généralement à I. Kant (1724/1804) lorsqu'on aborde la Critique de la raison. Cependant, il ne s'agit là que de sa version moderne, dite « des Lumières ».

de lire, par exemple, *Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats **, éd. d. Rocher, 1979, notamment p. 151 et suivantes, où elle évoque Zénon d'Élée (-500 av. J.-C.), disciple de Parménide. Le raisonnement de Zénon peut se résumer ainsi : « Ni vous ni moi ne prouvons radicalement ce que vous affirmez. » Ce qui revient à dire que la raison ne prouve apodictiquement (de manière irréfutable, définitive) aucune des deux positions.

Aristote qualifiera plus tard une telle situation rationnelle de « dialectique » : les deux raisonnements sont valides, mais pas de manière décisive.

Scepticisme .

EW Beth, De wijsbegeerte der wiskunde, Anvers/Nimègue, 1944, 87, dit : « Les points de vue contradictoires défendus sur certaines questions par divers

praticiens de la philosophie et des sciences positives sont mis en scène dans un esprit de scepticisme les uns contre les autres ».

Autrement dit : la même raison explique pourquoi des personnes différentes parviennent à des conclusions contradictoires.

Conclusion. – Faire appel à la « raison », comme le fait le rationalisme sous toutes ses formes – y compris la forme moderne –, revient à faire appel au « néant », car une assertion (parce qu'elle contredit une autre) détruit. Après tout, existe-t-il, à Dieu ne plaise, une seule réalité à propos de laquelle, par le raisonnement, aucune opinion contradictoire n'ait été exprimée au cours de notre histoire occidentale « rationnelle » (rationaliste) ? Considérons le pluralisme actuel : les raisons musulmanes ; les raisons athées. Toutes les visions de la vie et du monde reposent sur la raison.

Il apparaît alors clairement que les axiomes jouent un rôle décisif. Comme l'a démontré *La Logique de Port-Royal* en son temps : on raisonne généralement correctement, mais à partir de présuppositions sans cesse changeantes que l'on prend pour des vérités immuables et que l'on tente de réaliser en utilisant la raison comme faculté.

Si donc il s'avère qu'aucun thème ne peut être identifié sans opinions rationnelles contradictoires, alors l'appel à la raison des rationalistes revient à faire appel à une prémisse impliquant l'indécidabilité. Que faire d'une aporie, d'une indécidabilité, concernant les fondements de l'existence ?

CF23

4. Prémoderne/moderne/postmoderne (23/37)

4.1. Dans quelle mesure les primitifs sont-ils modernes et en quoi sont-ils modernes ? (23)

Prenons l'exemple des ethnopharmacologiques.

rue de la bibliothèque : J. Raillon, *Alchimiste des plantes*, Paris, 1983, 64s. (*Un exemple frappant*).

1904.-- En Namibie, alors sous domination allemande, un soulèvement d'« indigènes » est réprimé. Après les combats, un Khoïsan (Hottentot, selon la langue des Boers) est transféré dans une clinique à Nababis (Marienthal).

Ses blessures étaient nombreuses. Les balles furent immédiatement extraites, mais les plaies ne se refermèrent pas : l'hémorragie externe persistait et les agents coagulants semblaient inefficaces. On conclut qu'il s'agissait d'un cas désespéré.

Khoin, atteint d'une maladie incurable, comprit qu'on l'abandonnait : il demanda si l'on autoriserait le magicien de sa tribu à prendre soin de lui. Son « dernier souhait » fut exaucé.

Les Blancs, médecins et infirmières, étaient soit amusés, soit indifférents, soit curieux. En leur présence, le magicien saupoudra les plaies d'une poudre grisâtre. Il révéla qu'il s'agissait de la racine pulvérisée d'une plante de la région, sans toutefois la nommer. Le scepticisme qui l'entourait était général.

Mais dès le lendemain, les plaies se referment, et après quelques jours, le Khoïnk est capable de se promener dans le jardin de la clinique. Stupeur générale ! Comme le guérisseur refusait catégoriquement de révéler son nom, un homme blanc utilisa son chien policier, qui suivit ses traces et découvrit une plante que les Khoïinks appellent « griffe du diable » (*Harpagophytum procumbens*).

Des échantillons sont immédiatement envoyés en Allemagne. Les études scientifiques confirment non seulement les propriétés coagulantes et médicinales de la plante, qui ne pousse qu'en bordure du désert namibien, mais des tests prouvent également son efficacité comme analgésique et régulateur des taux de cholestérol et d'acide urique.

Le lien de cause à effet (ou du moins de présage à conséquence) est censé être une intuition moderne qui ferait défaut aux peuples prémodernes. Dès lors, qui oserait prétendre que les « primitifs » (« sauvages », « peuples de la nature ») sont dépourvus de cette intuition typiquement moderne ?

Au milieu d'une multitude de rites prémodernes, parfois étranges, se cachent apparemment des intuitions résolument modernes. Ainsi, les peuples primitifs sont déjà modernes là où les modernes sceptiques font preuve d'une ignorance prémoderne.

CF24

4.2. Dans quelle mesure les médecines anciennes et médiévales sont-elles modernes et comment ? (24)

BK Holland est membre de la faculté de médecine de Newark (New Jersey). Dans un article publié dans *Nature* et reproduit dans *Courrier International* 198 (13.08.1994, p. 30), il déclare ce qui suit.

1. Analyser méthodiquement un nombre incalculable de plantes (...) est extrêmement coûteux. En effet, les méthodes scientifiques qui reposent sur le hasard ne donnent pratiquement aucun résultat. Par exemple, l'Institut national du cancer disposait de 114 000 extraits de plantes provenant de 35 000 espèces végétales et n'a trouvé aucune substance active contre le cancer.

2. Il existe une autre voie. Les croyances populaires et les guérisseurs d'antan ont prouvé qu'ils ont beaucoup à nous apprendre. Presque tous les médicaments à base de plantes utilisés aujourd'hui aux États-Unis, comme la réserpine, la quinine, la digoxine, la digitoxine, la d-tubocurarine, la morphine et la codéine, ont été découverts grâce à des recherches scientifiques approfondies sur les croyances populaires.

Médecine traditionnelle.

Il s'agit de la médecine occidentale prémoderne, connue grâce à des textes de l'Antiquité grecque et latine, du Moyen Âge et de la Renaissance. De nombreux ouvrages de médecine traditionnelle décrivent aujourd'hui d'innombrables plantes et autres substances actives qui n'ont pas fait l'objet d'études méthodiques depuis longtemps.

Chez les Grecs et les Romains, par exemple, on trouvait à l'état sauvage du silphium (du latin *silphium*), une fêrue (...). Le médecin Soranos (98/138) recommandait le silphium (par voie orale) comme abortif. Des expériences récentes sur des rongeurs ont confirmé que des extraits de plantes apparentées au silphium (le silphium lui-même ayant disparu) empêchent la fécondation et la nidification.

Il en va de même pour la menthe pouliot (*Mentha pulegium*), considérée comme abortive dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Des études récentes prouvent que son principe actif, le pulégon, provoque des avortements chez les animaux et les femmes.

Décision – Holland, spécialiste en médecine préventive et hygiène sociale, propose une collaboration entre pharmacologues et experts en médecine

traditionnelle : « À partir d'anciens textes – testés sur la base de méthodes d'essai modernes – de nouveaux principes actifs médicaux pourraient émerger, qui, de surcroît, n'auraient pas coûté cher. »

CF25

4.3. Dans quelle mesure les religions lunaires sont-elles modernes et en quoi le sont-elles ? (25)

A. Lefèvre, dans **La religion **, Paris, 1921, p. 329-334, explique brièvement mais de manière suggestive – bien qu'athée – la diffusion des religions lunaires à travers le monde (il les qualifie d'astrolâtrie, le culte des astres). Ce faisant, il souligne les convictions profondes des peuples primitifs quant au lien entre la lune, ses énergies et les plantes.

Note : Il remarque avec ironie comment la sagesse populaire actuelle sur le sujet exprime encore l'influence de la lune dans les proverbes populaires.

rue de la bibliothèque : A. Crisinel, *Jardiner avec la lune ? (Les preuves se mettent à germer)*, dans : *Le Temps* (Genève) 28.04.1998.

Galilée, qui, par préjugé contre l'astrologie, niait farouchement toute influence de la lune sur les marées (il ne voulait même pas l'étudier), doit maintenant se retourner dans sa tombe : la revue scientifique de renom *Nature* rapporte que, tout comme les océans, les arbres — selon des mesures très précises — se dilatent et se contractent au rythme de la lune de quelques centièmes de millimètre sur une période de 25 heures.

Une équipe de recherche de l'Université de Trente (Italie) a effectué des mesures sur les troncs d'une demi-douzaine d'arbres (épicéa commun, pin et noyer, entre autres) en Toscane. Résultat : ils ont constaté des dilatations et des contractions, mais n'ont pu en expliquer le phénomène. Ernst Zürcher, dendrologue suisse, confirme ce constat à partir de ses propres recherches.

Le chercheur était intrigué par plusieurs « dictons lunaires » avancés par les agriculteurs. Il a en effet déjà prouvé que la germination des plantes est indéniablement influencée par les phases de la lune. Mais attention : « Bien que la lune montante favorise la germination de la plupart des espèces végétales qu'il a étudiées, elle peut néanmoins avoir un effet inhibiteur sur d'autres espèces » (ac). En collaboration avec le service océanographique de la Marine nationale française à Brest, il a testé les données relatives aux variations quotidiennes en Toscane : « La corrélation est parfaite ».

Note : Zürcher a remarqué que même les troncs abattus réagissent encore à la lune, dans la mesure où le cambium (tissu cultivé comprenant les canaux vasculaires) reste « vivant ». Ce qui soulève naturellement des questions. Zürcher : « Peut-être que les mouvements d'eau à l'intérieur des cellules varient au rythme de la lune. »

Note : Ce genre de chose alimente évidemment le moulin du Nouvel Âge !

CF26

4.4. L'homme moderne typique : il peut se faire (26)

Considérons un extrait de *G. Pico della Mirandola* (1463/1494), *Oratio de dignitate hominis* (littéralement : *Oration sur la dignité de l'homme*), cité par *B. Vedder, De mens als « cusa sui » en de vraag naar zin*, dans : *De Uil van Minerva* 9:1 (1992 : Herfst, 3/18).

Le texte en question « peut être considéré, au début de l'ère moderne, comme caractéristique de la vision occidentale moderne de l'homme » (selon Vedder).

De la Mirandola met ces mots dans la bouche de « Dieu » (qui n'est certainement pas le Dieu biblique) » - Voici le texte.

Nous ne t'avons donné, Adam, ni demeure particulière, ni visage propre, ni tâche spéciale, afin que tu acquières et possèdes la demeure, le visage et la tâche que tu choisiras, selon ta propre volonté et ton propre désir.

Pour tous les autres êtres, la nature est clairement définie et limitée par les lois que nous avons prescrites. — Vous les déterminerez vous-mêmes : sans entrave, selon votre libre arbitre que je vous ai confié.

Je vous ai placés au cœur de l'univers afin que, de là, vous puissiez plus facilement contempler tout ce qui vous entoure et qui est dans le monde. Nous ne vous avons pas créés célestes ou terrestres, mortels ou immortels, afin que, tel un artiste libre et souverain, vous vous sculptiez et vous modeliez à votre guise.

Vous êtes libres de régresser vers le règne animal, mais vous pouvez aussi vous élever vers le règne divin, par votre libre arbitre.

Remarque : En quoi l'interprétation du Dieu créateur par Della Mirandola diffère-t-elle précisément de celle de la Bible traditionnelle ? Par un changement d'orientation très net, mettant l'accent sur la liberté quasi absolue de l'homme, qui est moderne précisément de ce fait. Cela ressort clairement de l'omission du Décalogue (les Dix Commandements) dans le récit de la création de l'homme lui-même.

Dans la Bible, Yahvé crée certes un être humain radicalement libre, mais il inclut dès le départ – dans la définition même de cette liberté – le code de conduite auquel cette liberté radicale doit se conformer et auquel son destin est lié : « Afin que mon Esprit (*notez* : la force vitale donnée par Dieu) ne soit pas inconditionnellement responsable de l'homme, car il est chair (*notez* : terrestre et sans conscience) » (*Genèse 6:3*). Autrement dit : la liberté absolue, qui repousse les limites, a un enjeu : l'accès ou non à la force vitale de Dieu.

CF27

4.5. Libre-pensée (libertinage) (27).

rue de la bibliothèque :

- A. Adam, *Les libertins au XVIIe siècle*, Paris, 1964 ;
- J.-p. Dubost et al., *L'Enfer de la Bibliothèque nationale 7*, Paris, 1988, s'intéresse entre autres aux *Œuvres érotiques du XVIIe siècle*.
- Cl. Reichler, *L'âge libertin*, Minuit, 1987.

Reichler définit l'ère libertaire comme s'étendant de 1680 à 1789. Il est néanmoins certain qu'un esprit libre typiquement médiéval existait (contre lequel la « minne(lyrique) » glorifiée réagissait (cf. *D. de Rougemont, Amour et occidental* (1938) sur la minne (« amour ») chez les troubadours du Sud de la France).

Le libéralisme français a des origines italiennes. Par exemple : Pietro Aretino (1492/1556).

1620 .-- Adam, op. cit., 7.-- « Vers 1620, la libre pensée (« libertinage ») se répand comme une traînée de poudre et emporte une bonne partie de la jeune noblesse parisienne ».

D'ailleurs, Descartes a 24 ans à l'époque. Et Galilée fait face à ses premières difficultés. — Voilà qui illustre bien le climat d'émancipation.

a. Th. Vilau, poète, l'admet ouvertement. Conséquence : il est emprisonné sur ordre royal.

b . *P. Bayle (Dictionnaire historique et critique (1696/1697 ; une première histoire de la philosophie typiquement « moderne ») se cache derrière le masque de « l'honnête homme ».*

Au XVIIIe siècle **environ, le libertinage prend une dimension théâtrale, au sein d'une culture qui réprimait sévèrement ce type de comportement.**

Axiomatique . -- Adam, oc, 12s. -- La libre pensée est fondamentalement libre pensée, -- rationaliste éclairée. Elle se considère comme supérieure en tant que telle au « peuple » qui a été abandonné aux illusions du « bon sens », -- au nom de la raison.

Ainsi, Th. de Viau ou *G. d'Orléans* (ce dernier : *les quatrains de déiste*) constituaient un rationalisme vers 1624. Un libre-penseur comme La Mothe le Vayer (1588/1672), un « chrétien » radicalement sceptique, devint néanmoins le « précepteur » (tuteur privé) de Louis XIV (1661/1715), le Roi-Soleil.

Gassendi (1592-1655), rival de Descartes, était en avance sur son temps par son rationalisme. Il faut savoir que, dans ce contexte, la « raison » s'affranchit de la « tradition » (c'est-à-dire le christianisme établi, l'Église, et le spiritualisme, la croyance en Dieu et en l'âme). Dieu est mort et son Décalogue est devenu lettre morte. C'est là, fondamentalement, le fondement (l'axiome de base) de la pensée libre.

CF28

Épistémologie.

La racine est la perception séculière, ou plutôt la perception et la pensée : cette terre visible et tangible et son environnement cosmique constituent le biotope dans lequel vit l'esprit libre, ou le libre penseur.

Nature

La libre pensée, forme de naturalisme – objet de la physique –, est régie par le destin, une sorte de loi suprême. En tant que puissance première ou primordiale (on constate ici que le Dieu de la Bible est remplacé), le destin a ordonné la nature et continue de l'ordonner. Nos vies, elles aussi, sont ordonnées et programmées par lui.

Vie,

Plantes, animaux, humains – tout cela présuppose la présence et l'activité de « principes vivants » qui se transmettent d'une forme de vie à l'autre. Dans un mouvement éternel.

Éthique.

L'esprit libre – le libre penseur – est un empiriste (il s'appuie sur la perception sensorielle ou la sensation), un conceptualiste (il construit des « concepts » au sein de sa conscience moderne) et expérimente en fonction de ses concepts et de ses perceptions ou sensations.

Adam.-- Un type de libertin se comporte avec luxure et cruauté, l'autre avec froideur et calcul.

Au fait : le cynisme moderne commence à se manifester ici. — Reichler. — Axiome concernant la conduite : le libre esprit-libre penseur se sait si libre, ou affranchi, de toute norme ou institution, qu'il s'adonne à l'une des deux manières que nous venons de mentionner (ou alternativement).

La femme est au cœur de cela, mais interprétée comme un corps érotique .

H. Herr, *Du scepticisme de Gassendi* 14/15 : on était plus libertin par le mode de vie que par la pensée. D'abord, en se plongeant dans les plaisirs. Ensuite : en défendant des axiomes flottants.

Adam : « La vie libertine irritante des uns, la vie libertine érudite des autres (note : « esprit fort ») et la vie libertine insaisissable qui se déroulait dans un silence complet tout au long du siècle ont réalisé une véritable révolution en matière de valeurs éthiques.

Note : Ce que nous appelons aujourd'hui « sexe », surtout depuis la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), est la forme de liberté d'esprit et de libre pensée qui s'est répandue des États-Unis à l'Europe et au reste de la planète.

CF29

4.6. Le cartésianisme comme pensée et vie modernes (29)

Rue de la bibliothèque : UP Jauch, *Die Stärken einer Ethik der Schwäche* (*Gedanke der « moral par provision » de Descartes*), dans : *Neue Zürcher Zeitung* 21.09.1996.

À la suite de Montaigne (1533/1592), R. Descartes (1596/1650) a posé les « fondements » de la pensée et de la vie typiquement modernes.

1637 .-- *Discours de la méthode* .

1647. – Dans une lettre à l'abbé Picot, traducteur en français *des Principes de la philosophie de Descartes* , ce dernier développe la célèbre métaphore : son idéal est comparé à un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches toutes les autres sciences (principalement la mécanique, la médecine et aussi la morale). Descartes considère la philosophie morale comme le stade le plus élevé et ultime de la sagesse, car elle privilégie la connaissance totale de toutes les autres sciences. Autrement dit, il prône une science du comportement rigoureusement scientifique et, par conséquent, rationnelle.

Remarque : Compte tenu du rôle fondamental de la physique à l'époque, le système de Descartes peut être qualifié de physicalisme. Cette conception perdure encore aujourd'hui, même dans les sciences médicales établies, par exemple.

***Le rationalisme moderne typique* .**

L'arbre est l'œuvre de la raison. Mais d'une raison révolutionnaire. Car si l'on s'appuie sur les actions et les pensées d'autrui – c'est-à-dire la grande tradition –, il est difficile de faire quoi que ce soit de « bon » (comprendre : de manière rationnelle). Ainsi, une éducation qui procède de cette manière – ancrée dans la tradition – s'appuie sur les actions et les pensées d'autrui et devient aussitôt une source d'irrationalité : la recherche personnelle, aussi scientifique que possible, est la véritable source d'une vie et d'une pensée rationnelles – comprendre : de manière rationnelle – éclairées.

Remplacer la « vieille » ville par la « nouvelle » ville.

Les villes anciennes sont « généralement mal construites », leurs bâtiments étant disposés de manière anarchique. Descartes propose que l'ingénieur (au sens où on l'entendait à l'époque) reconstruise la ville « en toute liberté » (sans être entravé par la tradition) selon la volonté d'« un certain nombre de personnes sensées » – « sensées » au sens de rationalistes et des Lumières.

Le construit historiquement évolué cède la place au construit rationnellement et scientifiquement.

Note : Son *Discours de la méthode* reflète ce que nous venons de décrire comme une conception cartésienne typique de la pensée et de la vie.

CF30

Vers une morale rationaliste.

Descartes : « Va-t-il aussi “rejeter radicalement l’éducation traditionnelle” dans le domaine moral ? » Car telle est la tendance fondamentale de sa pensée et de sa vie.

En attendant l'idéal réalisé .

Comme Jauch le dit très justement : « L’arbre de la connaissance n’est pas encore, au temps de Descartes, parvenu à maturité et à ses fruits. Pourtant, nous ne pouvons pas suspendre notre action jusqu’au jour où l’aboutissement attendu d’une science englobant tout (*remarque* : l’arbre : de la métaphysique à la morale) deviendra une réalité. »

La remise en question radicale et sceptique de la tradition est située : même Descartes vit au sein d'un monde extérieur avec ses données et ses interlocuteurs qui ne tolèrent aucun retard dans les réponses.

La métaphore de Descartes .

Il ne suffit pas de raser la vieille maison tant que la nouvelle (*l' arbre scientifique pleinement développé*) n'est pas encore là ! Ainsi parlait Descartes lui-même. Un logement provisoire est indispensable. Dans le domaine moral, ce logement provisoire est appelé « la morale par provision », un code de conduite transitoire, pas encore radicalement rationaliste ni éclairé. En attendant, nous vivons de « provision », d'un « stock » de règles de conduite.

La modestie de Descartes .

Du moins, c’est ainsi que Jauch le nomme. — Descartes, quant à lui, ne parle absolument pas d’une théorie contraignante du comportement consciencieux sous la forme, par exemple, de présuppositions fixes ou même de commandements. « Avec un jeu de langage qui reste vague (...) », il ne s’intéresse « qu’à trois ou quatre maximes, règles de conduite ».

Ils sont évoqués en passant. Par exemple, l’intégration de la religion et des lois héritées dans sa vie. Le fait d’éviter les extrêmes. Le fait de se fier, en tout cas, aux actes — et non aux paroles — des êtres humains les plus remarquables.

Probabilisme

Il convient de privilégier, en matière de comportement, ce qui paraît le plus probable, « comme si c'était une certitude absolue ». Puisque l'environnement est difficile à modifier, il est préférable de modifier ses propres désirs.

Néanmoins, il conclut en se fondant uniquement sur des preuves, après enquête, et non sur ce qui ne lui paraît pas évident (ce qui reviendrait alors à reprendre son point de départ).

Conclusion. – Avec cette morale transitoire, Descartes semble encore pertinent aujourd'hui : l'humanité rationaliste débat toujours des fondements d'une morale « rationnelle ». La maison nouvelle n'est pas encore là.

CF31

4.7. Le rationalisme cohérent du marquis de Sade (31)

Il s'agit de DAFr. de Sade (1740/1814), -- l'homme du sadisme.

On a écrit un jour que, comparé à lui, le nihilisme (l'érosion des valeurs supérieures) du Père Nietzsche (1844-1900) ressemble aux divagations d'une vieille dame. De fait, Sade tire des conséquences libertines extrêmes des axiomes de la pensée des Lumières.

Sa bibliothèque – A. Carter, *La femme sadienne*, Veyrier, 1979, p. 65, souligne son rationalisme. La féministe fait remarquer :

un. Des romans tels que *Cervantes, Don Quichotte de la Manche* (1605-1) et *Mad. de La Fayette, La princesse de Clèves* (1678) ;

b. Ouvrages rationalistes comme *Voltaire, Oeuvres complètes* (85 volumes) et *J.-J. Rousseau, Oeuvres complètes* .

Carter affirme que Sade soumet le monde de la « rationalité » à une critique libertaire, déguisée en pornographie. En effet, *Les 120 jours de Sodome* (1787), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791) et *La philosophie dans le boudoir* (1795) sont des œuvres pornographiques que *Le Petit Larousse* (1972) qualifie de « romans où les héros sont possédés par le désir de torturer des âmes innocentes (sadisme), mais importants car ils exposent “la révolte de l'homme libre contre Dieu et la société” ». Autrement dit, ce sont des romans philosophiques.

Connaissance de soi cynique .

Simone de Beauvoir (1908-1986), la célèbre existentialiste, cite Sade elle-même dans son ouvrage * *Faut-il brûler de Sade ?* : « Autoritaire, colérique, sans mesure ni but. Quant à la morale : abandonnée à une fantaisie confuse sans égale. Athée jusqu'au fanatisme. Bref : voilà qui je suis ! Tuez-moi ou prenez-moi comme je suis, car je ne changerai jamais de toute façon. »

Quelques faits . – Sa famille parvint à lui arranger un mariage à l'âge de 23 ans. Bientôt, des rumeurs commencèrent à circuler : le procès d'Arcueil (1768) mentionne qu'il aurait « soumis une colporteuse, Rose Keller, à des flagellations érotiques ». Avec son valet, de Sade aurait soumis « un groupe de prostituées à diverses perversions ». Ce qui mena au procès de Marseille (1772).

Dans son château de La Coste (Provence), il établit un groupe sexuel polygame avec des relations homosexuelles, incluant des excès impliquant des mineurs.

Note – H. Leyser : « *La rationalité à un degré pervers* ». (dans : *Antaios II* (1961) : 6 (mars), 515 et suiv.)

CF32

Note : Le comportement de Van de Sade illustre son nominalisme, qui réduit toutes les réalités supérieures, sacrées et inviolables (« idées ») à de simples « noms », de vains sons. Empiriquement, par exemple, il acquiert des impressions (sensations) sexuellement torturantes. Conceptuellement, il construit des concepts (idées) qui lui permettent de « justifier » et de « fonder » son comportement. Dans cette mentalité (axiomatique), il expérimente sur son propre corps et celui d'autrui. À l'instar des libertins libres penseurs. À l'image de nombreux désirs qui animent nos semblables aujourd'hui. Fondé sur une modernité libre.

Ontologie

R. Dasne, Les matérialistes français de 1750 à 1800 , Paris, 1965, 88 s., cite de Sade où il fait dire à La Durand, une matérialiste, à ses amis : « Mes amis, plus on étudie la nature, plus on vole ses secrets, -- plus on connaît son énergie ».

Voici l'axiome fondamental : la nature, rien que la nature, – avec son énergie, rien qu'avec son énergie.

B. d'Astorg, *Introduction au monde de la terreur*, Paris, 1945, 30 : « De Sade utilisait continuellement le terme énergie au sens le plus moderne d'« élan vital », c'est-à-dire le dynamisme qui pousse l'humanité dans la direction d'un développement brutal de soi et d'un dépassement de soi. »

L'athéisme

La Durand. — « Plus on connaît la nature, plus on est convaincu de l'inutilité d'un dieu. La création de cette idole est, parmi toutes les illusions, la plus odieuse, la plus ridicule, la plus méprisable. Cette fable répugnante, qui surgit chez tous les hommes accablés par la peur, est le comble de la folie humaine. Je le répète : attribuer un créateur à la nature, c'est la méconnaître. Supposer que cette « première puissance » est guidée par une autre puissance revient à se focaliser sur tout ce que cette puissance primordiale — la nature — peut engendrer. »

Ainsi parle la femme sadéenne : elle est radicalement soumise aux désirs des hommes, mais précisément parce qu'elle les désire de toutes ses forces, elle est « charmante et libre, éprouvant du plaisir comme les hommes », comme le dit Sade lui-même. Elle brise ses chaînes selon la volonté de la nature.

Ce que dit Angela Carter, oc, 68 ans : « De Sade reste un monstre de la civilité : à la fois monstrueux et impressionnant parce qu'il "met peut-être la pornographie au service de la femme" ».

CF33

Éthique énergétique.

Quelques exemples, notamment pour illustrer son caractère permissif. — *De Sade, Justine ou l'adversité de la vertu*, Amsterdam, 1978-11, p. 318 et suiv. Citons des extraits : « Au même moment, ce libertin relevait mes jupes » (oc, p. 318). « Haletant comme un mourant, cet incorrigible libertin proférait aussi d'horribles blasphèmes » (oc, p. 321).

Remarque : Il est évident que de Sade promeut l'athéisme.

Vol.

Le vol est un signe d'énergie : « Celui qui est assez négligent pour se laisser voler doit être puni. » Par ailleurs, la charité est à condamner car « elle habitue le pauvre à une série de formes d'assistance qui nuisent à son énergie (sa résilience absolue). »

Crime

Dans **Les 120 jours de Sodome**, Sade dit : « S'il est vrai que le crime ne possède pas la « haute » noblesse que l'on trouve dans la vertu, n'est-il pas néanmoins toujours le plus sublime ? Le crime n'affiche-t-il pas continuellement la marque de la « grandeur » (sublimité) (...) ? Ne surpasse-t-il pas par là — et il surpassera toujours — le charme monotone et efféminé de la vertu ? »

Meurtre .

R. Dasne, oc., 237. — « Jamais une nation sensée n'envisagera de condamner le meurtre comme un crime. Pour qu'un meurtre soit un crime, il faudrait présupposer la destruction d'une possibilité. Or, nous venons de voir que cette proposition est inacceptable. » Je le répète : le meurtre n'est qu'un changement de forme dans lequel ni la régularité — inhérente aux règnes biologiques (plantes, animaux, humains) — ni la régularité de la nature ne perdent quoi que ce soit.

Au contraire : les deux lois en bénéficient. Pourquoi, dès lors, punir une personne uniquement parce qu'elle a rendu une partie de matière aux éléments ? Plus précisément : en commettant un meurtre, le criminel accélère le processus de décomposition du corps. D'un point de vue matérialiste, même un être humain – à l'instar de tous les corps naturels – n'est qu'une portion de matière. De la matière, rien de plus.

De plus, il est vrai que cette portion de matière retourne naturellement aux éléments de la nature. Dès qu'elle leur est retournée, ils l'utilisent pour composer de nouvelles formes. Une mouche vaut-elle plus qu'un pacha ou qu'un moine capucin ?

CF34

4.8. Les étudiants et le libertarianisme (34)

Rue de la bibliothèque : Claartje Hülsenbeck/ Jan Louman/ Anton Oskamp, *Le Livret rouge des étudiants* , Utrecht, 1970-1, 1971-8.

Les enseignants « contemporains » qui se qualifient d'« enseignants critiques », « en collaboration avec leurs élèves », privilégient une forme d'anarchisme. « Au nom d'une plus grande justice dans la société » — l'axiome de base —, ils affirment que :

1. Les parents manipulent les enfants,

2. les enseignants, les élèves,
3. les « patrons » les employés,
4. Les aidants des personnes âgées

En d'autres termes, la société établie est un réseau d'« injustice ».

La moralité sexuelle.

De cet axiome, on déduit «de manière critique» que, par exemple, toute «école critique» devrait avoir un cours sur les jeux sexuels.

La « justification ».

Si un journal affirme que quelqu'un a commis une « infraction sexuelle », cela paraît plus grave que la réalité. Il s'agit d'une personne qui ne peut atteindre l'orgasme que d'une certaine manière, inhabituelle.

Remarque : On observe un réductionnisme nominaliste : les actes sexuels sont réduits à des expériences empiriques qui, expliquées par des constructions conceptuelles (« On n'atteint l'orgasme que d'une certaine manière », par exemple), deviennent ainsi ouvertes à l'expérimentation. Sans les tabous traditionnels et établis.

Continuez ainsi.

1. Si vous lisez que quelqu'un a eu un comportement indécent, c'est généralement parce qu'il a ouvert sa braguette et montré son pénis : on l'appelle alors un « exhibitionniste ».

2. Si vous lisez qu'un homme ou une femme a commis des actes indécents avec des mineurs, cela signifie qu'ils se sont masturbés en présence d'enfants.

3. Lorsqu'on parle de voyeurisme, il s'agit d'un homme ou d'une femme qui prend plaisir à observer les relations sexuelles d'autrui : ils espionnent des couples qui font l'amour en pensant être seuls. – Parfois, ces personnes sont prises de panique. Cela est dû à la réaction des autres face à leur comportement. Elles ne savent alors plus ce qu'elles font, et cela peut parfois dégénérer en violence. (Oc, 100)

Remarque : Maintenant que nous vivons depuis août 1996 dans un climat en partie défini par l'affaire Dutroux, une conduite répréhensible comme celle d'un Dutroux apparaît comme « cultivée de manière critique ».

Dans les textes cités, on constate une confusion fréquente entre la morale objective et les « explications miséricordieuses » des comportements déviants. C'est ainsi que l'on peut tout comprendre et tout justifier.

4.9. Du moderne au postmoderne : Georg Simmel (37)

rue de la bibliothèque : J.-L. Vieillard-Baron, trad., G. Simmel, *Philosophie de la modernité (La femme, la ville, l'individualisme)*, Paris, 1989.

Ce travail consiste en la traduction de plusieurs articles distincts.

G. Simmel (1858/1918) était un sociologue et penseur allemand. A Berlin, où il enseigne la philosophie à partir de 1900, G. Lukacz, E. Bloeh et K. Mannheim sont ses élèves. Il a écrit * *Der Konflikt der modernen Kultur* * (1918).

S'inscrivant dans la lignée de Hegel, Simmel était un véritable rationaliste, au sens d'un penseur rigoureusement méthodique. Pourtant, il s'est attardé sur des thèmes que le rationalisme traditionnel jugeait imperméables à l'analyse rationaliste-éclairée : la ville moderne (le paysage culturel de l'homme moderne), la femme (« La modernité affectera-t-elle l'essence de la femme ? »), et surtout l'aventure (caractéristique de l'individualisme moderne). En ce sens, Simmel est déjà postmoderne. – Explications.

Oc 305/ 325 (l'aventure)

La vie dans son ensemble peut être vécue comme une aventure.

a.-- Un contenu vécu avec enthousiasme.

L'homme moderne, par exemple, survit à un danger mortel, conquiert une femme et en retire un bonheur éphémère, se confronte à l'inconnu et connaît la victoire ou la défaite. Ces expériences ne deviennent aventureuses que lorsque la conscience « vitale », l'âme profonde, les vit avec une intensité telle qu'elle en devient l'essence même.

b.-- L'histoire comme aventure.

Dans notre expérience moderne, nous rencontrons tant de choses qui sont simplement « là » : des circonstances accidentelles qui échappent à notre raison.

Cela se révèle rationnel lorsque nous interprétons la totalité de chaque événement comme porteuse de sens, et immédiatement rationnelle et compréhensible pour nous, modernes. Cela se révèle également rationnel lorsque nous percevons la totalité de chaque événement comme évoluant constamment et se transformant par rapport à ce qui la précède.

Remarque : L'analyse rationnelle du signe ne suffit pas à en déduire rationnellement la conséquence.

Conséquence. – L'historiologie de Simmel, sa philosophie de l'histoire, comporte une part d'imprévisibilité. Or, l'imprévisibilité est invariablement (analysée rationnellement) irrationnelle. En reconnaissant cela, Simmel, rationaliste convaincu, devient postmoderne, car, le rationalisme étant un axiome, il parvient à percevoir l'irrationnel qui est « plus et différent » que ce que la raison peut prédire. La raison recèle l'aventure.

CF36

Postmodernisme(s).

Le terme « prémoderne » désigne tout ce qui existe « avant la modernité ». Le terme « postmoderne » désigne tout ce qui existe « après la modernité ».

Considérons un type de pensée postmoderne, à savoir le « différentialisme » (en particulier dans la lignée de J. Derrida (1930/...), le déconstructionniste).

Rue de la bibliothèque : G. Lernout, *Science in War*, dans : *Nature and Technology* 66 (1998) : 7 (juillet), 89/93.

Note : Depuis **Les Deux Cultures** de P.C. Snow, le désaccord entre les sciences humaines et les sciences naturelles persiste. Dans ce contexte, caractérisons brièvement le différentielisme, principalement par sa critique des sciences naturelles.

Compte tenu de son importance dans les années 70 et 80 (la pensée différenciée était alors le mouvement le plus important en sciences humaines), il convient de l'évoquer brièvement. Aux États-Unis, l'influence derridienne est considérable.

1. -- Contre-modèle.

La pensée occidentale (identitaire) occulte ou occulte les différences et les conflits entre individus et groupes. Conséquence : les classes inférieures sont opprimées par les classes supérieures, les femmes par les hommes et les cultures non occidentales par les cultures occidentales, car elles sont enfermées dans un seul schéma de pensée – le schéma occidental – qui, précisément en agissant ainsi, protège ses propres intérêts (économiques et sociaux).

2.-- *Modèle.*

Ce modèle culturel occidental est en réalité une construction. Pour « le concrétiser », les penseurs différentiels s'attaquent d'abord à la physique moderne, chef-d'œuvre de l'Occident. – Au lieu du modèle architectural de la physique (un piédestal sur lequel la science se construit), ce type de postmodernisme propose le modèle du réseau.

a. Le « réel », comprenez : le monde actuel, n'existe pas.

b. Conséquence : une « vérité » objective, vérifiable par rapport à une réalité « présente » (« présence » (Derrida)) extérieure au sujet interprétant, n'existe pas.

N'existe-t-il qu'une variété d'opinions subjectives, présentées (rhétoriquement) comme des « vérités » ?

Voici l'ontologie (par ailleurs nominaliste) de ce postmodernisme. L'humanité « flotte dans un réseau de mots », détachée de toute « réalité » indépendante.

Appliqué aux sciences (naturelles).

Chef-d'œuvre du rationalisme éclairé, la physique en particulier la traite comme une réalité objective, indépendante du scientifique en tant que sujet.

CF37

Autrement dit, même la physique, si « objective » dans son essence, n'est qu'une vaste construction humaine qui témoigne du sujet – les scientifiques – et non d'une réalité extérieure à eux. La physique théorique, en particulier, est la cible de nombreux différentielistes (comme nombre de « créationnistes » qui interprètent la Bible au pied de la lettre ou les adeptes du New Age, dont le point de vue est radicalement différent).

En d'autres termes : il n'y a ni différence ni fossé entre la « vérité » de l'astrologie et celle de l'astronomie, entre les mythes fondateurs des Navajos et l'explication de l'univers par la physique moderne. Car, dans tous les cas, on construit des images du monde et de la vie avec des lettres (écrites) et des mots (oraux), c'est-à-dire avec le simple « langage ».

Voici la thèse des derridiens — étayée par ce qu'ils appellent la « sociologie des sciences », instrument de la pensée « plurielle » — : il n'existe pas une science unique, (identique pour tous) et absolument valable de type

occidental ; il existe en revanche une multiplicité de « vérités », y compris de type occidental. C'est ce qu'on appelle le « relativisme épistémologique ».

Rationalité.

Il s'agit, bien sûr, d'une raison typiquement moderne. – *Carl Sagan, dans son ouvrage « Le Démon – Un monde hanté (La science comme une bougie dans les ténèbres) », publié à Baltimore par l'Université Johns Hopkins en 1997, réagit au démantèlement ou à la « déconstruction » des sciences spécialisées comme suit : avec une sorte de dilemme.*

a. Si vous souhaitez argumenter contre la rationalité, vous devez examiner attentivement si vous voulez mettre en œuvre une telle chose de manière rationnelle ou non.

b.1. Si vous abordez la rationalité de manière rationnelle, vous placez d'abord comme axiome la rationalité que vous souhaitez démanteler.

Remarque : « Si vous affirmez cela, il en découle logiquement, au moins, ce que vous réfutez ».

b.2. Si vous abordez la rationalité de manière non rationnelle, alors vous ne méritez — étant en dehors de toute rationalité — aucun contre-argument rationnel.

Remarque : cette dernière affirmation est correcte si l'on ne tient pas compte de :

- a.** le fait qu'il existe des phénomènes que la physique n'explique pas et
- b.** le fait que la méthode de la physique a aussi ses limites (qui sont toutefois déterminées axiomatiquement).

Il est fait référence à *A. Sokal/ J. Bricmont, *Impostures intellectuelles **, Paris, Od. Jacob, 1997, qui souligne l'ignorance radicale en matière de physique des principales figures postmodernistes (Lacan, Kristeva, Irigata, Latour, Baudrillard, Deleuze, Guattari, Virilio).

Prenons l'exemple de Lacan, qui définit « physiquement » le pénis comme V^{-1} (racine carrée de -1). Ce qui a provoqué un fou rire chez les physiciens !

CF38

5. Opinions modernes sur l'éthique (38/50)

5.1. La morale bourgeoise-libérale (38)

Rue de la bibliothèque : K. Klop, *L'angle mort du libéralisme*, dans : *Streven* 63 (1996) : 9 (oct.), 844/847. -- Steller définit d'abord ce qu'est le libéralisme traditionnel.

1.1. Le gouvernement laisse « la belle vie » aux individus libres, égaux et économiquement indépendants.

1.2. Ces individus ne doivent pas se nuire mutuellement dans l'expérience du point 1.1.

2. Les relations entre ces individus fonctionnent de manière optimale dans un système de marché.

1.-- Moralité étroite.

Ces principes constituent en eux-mêmes une « morale ». Mais il s'agit délibérément d'une morale restrictive qui, aux yeux des libéraux, représente le minimum de comportement public nécessaire pour garantir que des personnes aux visions du monde plus ou moins différentes puissent vivre ensemble en paix.

Au passage : c'est cela le pluralisme libéral. L'État ne fait que créer un espace pour l'individu libre, indépendant et économiquement autonome, qui trace son chemin dans la vie tout en étant compétitif, et détermine lui-même les normes et les valeurs qu'il juge importantes, ainsi que les groupes auxquels il souhaite adhérer et ceux qu'il souhaite quitter.

Les « valeurs » que l'individu choisit librement sont alors autres que les valeurs fondamentales qui définissent le libéralisme (1.1., 1.2. et 2.).

Autrement dit, dans cette perspective, les « valeurs » n'ont pas de réalité objective et, par conséquent, pas de réalité universellement valable. Elles ne sont pas métaphysiques. Affirmer cela soulève l'ironie sceptique qui consiste à qualifier aisément une telle idée de « moralisatrice ». On peut certes identifier des valeurs, mais on ne saurait les présenter comme universellement valables.

2. La moralité plus large récente.

À y regarder de plus près, une morale étriquée mène à l'anarchie (ou « misarchie », mépris des valeurs). Ou encore à des attitudes fondamentalistes. « Par choix ».

Le libéralisme bourgeois reconnaît ce danger et, récemment – selon Klop – il a proposé, sans ironie, des valeurs telles que le respect des règles, la prise de responsabilité personnelle, l'autonomie, mais aussi la sollicitude envers son prochain, l'engagement envers le bien public, la décence et la tolérance.

Mais, selon Klop, cela ne va pas au-delà des conditions qui garantissent le fonctionnement de l'économie de marché. L'économie ne peut donc pas fonctionner sans le respect des valeurs. Des valeurs qui ne sont pas traitées avec ironie.

CF39

5.2. La théorie de la valeur comme axiomatique (39)

« Axia », du latin : valeur, valorisation. L'axiologie est la théorie des valeurs.

Rue de la bibliothèque : P. Schotsmans, *La théorie de la valeur comme moyen de sortir de notre crise de civilisation*, dans : *Notre Alma Mater* 1986 : 2, 107/120.

La crise de la métaphysique.

À la fin du Moyen Âge, il n'y avait plus d'accord concernant l'ontologie telle qu'elle existait depuis les Grecs anciens et en partie sous influence ecclésiastique ;

- a.** un être objectif (essence) des choses et
- b.** a élevé une divinité, existant tout aussi objectivement.

Conséquence : tout ce qui a de la valeur en soi (objectivement) est devenu l'objet de la raison critique, qui dès lors a décidé d'elle-même ce qui a de la valeur.

La crise culturelle .

Schotsmans. — La profonde crise culturelle que nous traversons tous fait que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus d'ancrage dans des valeurs intrinsèques et inviolables. Ils se retrouvent aussitôt « sans repères, pris dans un multiculturalisme pluraliste ; des êtres incapables de définir eux-mêmes leurs valeurs ».

Mouvement de clarification des valeurs . – Il s'agit du titre d'un ouvrage sous-titré « *Valeurs et enseignement (Travailler avec les valeurs en classe)* », de L. Rath et S. Simon (Columbus, 1966-1, 1978-2). Cette théorie pédagogique

introduit les valeurs au sein même du système éducatif : la valeur de la personne humaine, de la personnalité et de son développement fondé sur les valeurs.

Une opinion qui gagne du terrain partout. Car sans axiomatique, sans système de données présumées inviolables, la raison moderne est livrée à elle-même et aux caprices du sujet.

1. En psychologie pratique (qui est principalement le sujet abordé par Schotsmans), l'autoritarisme prévaut : les psychiatres américains, par exemple, exercent un contrôle excessif sur leurs patients. La soumission exigée étouffe l'individualité et son potentiel humain.

2. En psychologie pratique, en revanche, c'est l'anarchisme qui prévaut : toute adhésion aux données objectives et à l'autorité est rejetée comme « autoritarisme ».

Ainsi, cette seconde tendance a été contrainte d'introduire une théorie de la valeur qui, certes purement psychologique, a néanmoins commencé à émerger : la vérité, la multiplicité et la totalité (l'holisme), la justice, la bonté, la simplicité, la beauté sont présentées comme des idéaux qui lient une liberté sans entraves sans autoritarisme.

CF40

5.3. La moralité d'un point de vue socio-biologique (40)

rue de la bibliothèque : L. Ferry, *Les racines de la morale*, dans : *Le Point* 21.02.1998, 92s..

À propos : Ferry est un « chrétien » athée. Dans cet article, il discute plus en détail de Jean-Pierre Changeux/Paul Ricoeur, *Ce qui nous fait penser (La nature et la règle)*, Paris, Ode Jacob. Deux penseurs parlent.

1. JP Changeux (1936) est professeur au Collège de France. Neurobiologiste de renommée internationale : dans son **L'homme neuronal** (1983), il propose un panorama de la biologie contemporaine sur fond de matérialisme, qui tente de justifier une morale universellement humaine.

2. P. Ricoeur (1913-2005) est un penseur protestant de renommée mondiale. Il a enseigné pendant de nombreuses années aux universités de

Nanterre (Paris) et de Chicago. Il est un phénoménologue de tradition allemande.

Thèmes

Constat : l'humanité vit selon des valeurs éthiques. Question : ces valeurs éthiques ont-elles pour seul pré-supposé notre infrastructure matérielle (notamment nos neurones), comme la biologie commence à le révéler, ou ont-elles pour pré-supposé « le ciel des idées » (que Ferry interprète comme des « principes abstraits » propres aux religions et aux philosophies) ?

Remarque : Lorsque, comme Ferry, on interprète les fondements de la morale comme de simples « principes abstraits », on néglige l'un des principaux courants de notre tradition occidentale, le platonisme, pour qui les idées sont autre chose que des concepts humains abstraits.

Ferry s'étend longuement sur Changeux, mais est bien trop bref concernant Ricoeur. Jusque-là, tout va bien. On l'entend ensuite développer son point de vue sur Changeux.

1.- L'essor des sciences biologiques .

Depuis 1965 environ, la génétique et les neurosciences ont connu un essor sans précédent. En témoignent le clonage, la procréation médicalement assistée, les traitements médicaux basés sur la génétique et la médecine prédictive.

2.- La sociologie comme éthique.

La biologie commence à découvrir comment — bien que non sans l'influence de l'environnement (que Ferry n'aborde pas) — nos gènes déterminent certains de nos comportements, qu'ils soient normaux ou pathologiques.

Alors que la sociobiologie connaît un grand succès aux États-Unis, en France, par exemple, un certain nombre d'intellectuels émettent de sérieux doutes à son sujet.

Note : Ferry a l'honnêteté de mentionner ce désaccord.

CF41

5.4. Éthique (41).

Certains sociobiologistes prétendent expliquer la préférence humaine pour certaines présuppositions morales — la sympathie, la solidarité, la coopération, l'altruisme — qui favorisent à la fois la survie et l'évolution de l'humanité, en termes de sélection naturelle.

Changeux à ce sujet.

a. -- Paradis .

Au cœur de cette conception se trouve la nature humaine, et plus particulièrement le cerveau, au sein duquel Changeux perçoit un certain nombre de prédispositions morales – présentes chez tous les individus. C'est ce qu'on appelle l'universalisme moral.

Par exemple, la capacité à découvrir chez autrui des idées permettant de le comprendre et d'éprouver de la sympathie à son égard. De même, les mécanismes qui préviennent la violence (l'autodestruction de l'humanité) ou atténuent le désir de souffrir.

b. La Chute.

Ces divergences, voire ces différends – que Ferry qualifie de relativisme moral – sont perçus d'un point de vue sociobiologique comme une chute. Deux causes :

a. les religions, parce qu'elles méconnaissent l'autonomie humaine en introduisant des valeurs qui ont une origine supérieure à celle de l'homme (« le ciel des idées (divines) ») ;

b. les communautarismes qui divisent inutilement les gens sur la base d'appartenances (identités) de groupe et créent des tensions.

Note : Ici, les (socio)biologistes admettent que l'influence des religions et du communautarisme — du moins telle qu'ils doivent la comprendre (ce sont des éléments du milieu vivant) — doit pénétrer profondément dans la biologie humaine, de sorte que les gènes en souffrent et contribuent ainsi à déterminer le comportement.

c.-- La rédemption.

« Après la chute, la rédemption » (sic, ac, 93). La science et son universalisme. Changeux ne raisonne plus socio-biologiquement, mais adopte des propositions clairement non biologiques empruntées à *J. Rawls (Théorie de la justice (1971-1971), penseur libéral)* et à *J. Habermas (de la seconde*

École de Francfort ; *Théorie du commerce I et II* (1981)). Ce qui aboutit à une éthique qui forge les opinions par la discussion.

Avec Ricoeur, le fonctionnement précis des gènes reste flou. Il admet sans difficulté les faits biologiques avérés, mais accuse Changeux et al. d'extrapoler de la biologie pure à la métaphysique. Par « extrapolation », il entend un raccourci logique dont il attend encore une démonstration rigoureuse.

CF42

5.5. Qu'est-ce que l'homme ordinaire : moi – encore moi ou pas ? (42)

A. Schopenhauer (1788/1860) est connu non seulement pour son pessimisme, mais aussi pour sa morale fondée sur la compassion (« Mitleid »). Dans ses **Aphorismen zur Lebensweisheit**, il évoque les sages et explique ainsi :

1. Bon caractère.

L'être vertueux vit dans un monde en accord avec son essence : pour lui, autrui n'est pas un « autre moi », mais un « moi à nouveau ». Il en résulte une attitude bienveillante envers tous. Il ressent une profonde affinité avec tous les êtres, partage leurs joies et leurs peines, et a confiance en leur empathie réciproque. De là jaillit sa profonde paix intérieure et son humeur sereine et apaisée, qui procure un bien-être à tous ceux qui l'entourent.

Celui qui est de bonne moralité sollicitera l'aide d'autrui avec autant d'assurance qu'il est capable de l'accorder à ses propres semblables. – Le magnanime qui pardonne à son ennemi, qui traite le méchant avec bienveillance, est exalté (« erhaben ») (...) car il a reconnu sa propre essence même là où elle se niait catégoriquement.

2. Le mauvais caractère.

Le personnage malfaisant se heurte constamment à un mur infranchissable entre lui et tout ce qui lui est extérieur : pour lui, le monde est un non-soi absolu. Son attitude envers lui est hostile dès le départ. Par conséquent, son état d'esprit est empreint de haine, de suspicion, d'envie et de joie maligne.

Le méchant ne compte pas sur l'aide d'autrui dans le besoin. S'il y a recours, c'est sans confiance. S'il l'accepte, c'est sans véritable gratitude. Pour lui, l'aide d'autrui n'est guère plus que le fruit de la folie des autres.

Car trouver sa propre essence dans l'essence étrangère : cela est impossible, même après que celle-ci se soit manifestée par une série de signes clairs. C'est là que réside la nature insidieuse de toute ingratitude.

Cet isolement moral dans lequel elle se trouve essentiellement et inévitablement la rend facilement vulnérable au désespoir.

Pour l'un, le monde des gens est un non-soi ; pour l'autre, ce même monde est à nouveau soi.

CF43

5.6. La raison de la bourgeoisie moderne selon K. Marx/Fr. Engels. (43)

Rue de la bibliothèque : M. Bodlaender, éd., *Politeia* (Grands hommes sur l'État et la société), II (*De Napoléon à Roosevelt*), Amsterdam, 1947, 151 et suiv.

Il s'agit d'un extrait du Manifeste du Parti communiste (Londres, février 1848), texte fondateur de la social-démocrate pendant des décennies. La bourgeoisie a joué un rôle révolutionnaire majeur dans l'histoire.

Partout où elle a accédé au pouvoir, elle a bouleversé toutes les relations patriarcales médiévales. La bourgeoisie a impitoyablement déchiré les liens complexes qui, au Moyen Âge, unissaient l'homme à ses chefs naturels. Elle n'a laissé subsister entre les hommes que le pur intérêt personnel, que le froid paiement monétaire. Ce paiement monétaire a noyé dans les eaux glacées du calcul égoïste toute forme d'émotion sacrée : le fanatisme pieux, l'enthousiasme chevaleresque et la mélancolie petite-bourgeoise. Il a réduit la dignité personnelle à une simple valeur d'échange. Au lieu des innombrables libertés garanties et chèrement acquises, elle a instauré la seule et unique liberté du commerce, dénuée de scrupules.

En un mot.

Elle a substitué à l'exploitation, autrefois dissimulée sous un voile de fantasmes religieux et politiques, une exploitation ouverte, éhontée, directe et stérile. La bourgeoisie a dépouillé de leur « prétention sacrée » toutes les activités qui bénéficiaient jadis d'un respect quasi religieux.

Note : Marx et Engels disent deux choses ici.

1. L'histoire de toute société a jusqu'ici été une histoire de lutte des classes, marquée par l'exploitation des faibles par les puissants. Esclaves, plébéiens, serfs, compagnons – tous les prolétaires en ont fait l'expérience.

2. La grande différence entre les systèmes d'exploitation antiques (grec, romain, médiéval, prémoderne) réside dans la profanation, la désacralisation, la sécularisation de l'exploitation. La raison moderne est une raison révolutionnaire. « Toutes les relations figées et enracinées – avec leurs conséquences, des conceptions vénérables à travers l'âge – changent avant de pouvoir se rigidifier. Tout ce qui est durable et fixe disparaît. Tout ce qui est sacré est profané. »

Autrement dit : en désacralisant, c'est-à-dire en interprétant les choses en dehors de Dieu et de sa loi morale, les choses, les actes des hommes, deviennent éphémères, dépourvus de contenu métaphysique éternel.

Autrement dit : la raison moderne peut manipuler, et peut manipuler, selon ses propres axiomes librement choisis.

CF44

5.7. L'homme purement rationnel (44)

Rue de la bibliothèque : *Luc 18:2/5* . – Le titre est traditionnellement « le juge injuste ». À la lecture, il apparaîtra plus juste de le lire comme « le juge cynique ». Jésus leur raconta une parabole (...).

Dans une ville vivait un juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes. Une veuve, dans cette même ville, vint le trouver : « Rends-moi justice contre mon adversaire. » Le juge tarda à répondre. Puis il dit : « Bien que je ne craigne ni Dieu ni les hommes ne m'importent, je vais néanmoins, puisque cette veuve m'est pénible, lui rendre justice afin qu'elle ne le soit plus. »

Le raisonnement du juge.

Deux de ses axiomes sont clairement énoncés par Jésus.

a. Dieu est mort (de sorte qu'il ne le révère pas), ce qui, bibliquement parlant, représente les trois premiers des Dix Commandements ;

b. l'homme n'est « rien », ce qui, bibliquement parlant, représente les sept derniers chapitres du Décalogue.

Ce qui demeure, c'est ce qu'il érige en axiome : son confort. C'est son « hedone », son plaisir (son sentiment). À moins que les hommes – Dieu n'intervient de toute façon pas, car il est transcendant et respecte l'autonomie très étendue des créatures (spirituellement dotées) (jusqu'au Jugement dernier, où, selon le *Psaume 75(74):3*, il prévoit le moment où il établira un ordre conscient) – à moins donc que les hommes ne troublent son « hedone », son plaisir (son sentiment), le juge rationnel, par exemple, ne voit aucune raison valable de rendre justice à celui qui est dans son droit.

La raison d'un juge aussi cynique, après tout, se contente de « voir » une situation d'injustice quelque part, sans que cela ne touche sa conscience. Il refoule inconsciemment ou occulte consciemment cette situation car elle ne menace pas sa vie axée sur la recherche du plaisir.

Jésus nous enseigne la structure de la désacralisation qu'implique un tel discours :

- a. Dieu « est mort »,
- b. le plus proche « n'est rien ».

En résumé : le Décalogue est lettre morte. En fin de compte, s'il n'existe pas de valeur supérieure – une valeur qui réduise même la nature inviolable du plaisir à ce qu'est le plaisir – c'est-à-dire la sainteté inviolable, alors un tel comportement est « raisonnable », rationnel.

Car elle déduit d'un axiome hédoniste ce qui peut et doit être déduit d'un tel axiome : Dieu est mort et sa loi est lettre morte. Le « fondement », après tout, c'est « mon plaisir avant tout ».

Voilà l'enseignement de Jésus sur le comportement rationnel, dans une de ses variantes.

CF45

5.8. La question morale selon Vladimir Soloviev (45)

VI. Soloviev (1853-1900), sans doute le plus grand penseur du début de la Russie chrétienne traditionnelle et réaliste, fut élevé dans la foi orthodoxe, perdit la foi (suite à ses études sur le rationalisme occidental), puis la retrouva. En ce sens, il est postmoderne. Voici comment il définit la moralité : un comportement juste et consciencieux.

rue de la bibliothèque : Fl. Soloviev ; *La justification du bien (Essai de philosophie morale)*, Paris, 1939.

1. Les sentiments fondamentaux.

Le sentiment de honte (sens moral), l'empathie (pitié), le respect. Ce sont les trois préludes naturels et indissociables d'un comportement consciencieux.

a. Maîtrise de la sensualité matérielle et biologique en nous et autour de nous,

b. solidarité avec tous les êtres vivants, et avant tout avec son prochain,

c. La soumission respectueuse, fondée sur une décision libre et volontaire envers un idéal supérieur, constitue l'essence immuable d'une conduite convenable. Certes, au cours de l'histoire culturelle, elle est interprétée et vécue de diverses manières (parfois très différentes), mais dans la mesure où il existe une véritable moralité, elle est présente, au moins de façon minimale. Telle est la question.

2. Les vertus.

Il s'agit de l'affirmation consciente des trois sentiments naturels et éthiquement précieux. Ils visent les valeurs, le bien dans toutes ses variations.

Oc, 43/61 : l'axiome ascétique (maîtrise de soi) ; 62/79 : l'axiome altruiste (humanité) ; 80/93 : l'axiome religieux ou sacré (révérence).-- Voici les trois attitudes fondamentales de toute personne décente.

La structure du sol.

Oc, 98. — La personne vertueuse est telle qu'elle devrait être par rapport à tout ce qui est. Cette relation est triple. Car soit quelque chose — l'être — est par nature inférieur à notre niveau d'être, soit quelque chose — l'être — nous est essentiellement égal, soit quelque chose — l'être — nous est supérieur. — Telle est la structure ontologique (réseau de relations).

Conclusion logique.

Nous ne devons pas interpréter ce qui nous est inférieur (par exemple, une inclination biologique) comme quelque chose de supérieur (par exemple, une réalité supérieure d'origine divine). Traiter un être semblable à nous – un être humain – comme s'il nous était inférieur, comme s'il s'agissait d'une chose inanimée, est irréel ; cela nie sa réalité et est donc inapproprié. Ce n'est ni éthiquement ni moralement justifiable.

Voyez comment Soloviev expose la question éthique qui « hante » toute l'histoire de la culture.

5.9. La critique de la rhétorique par Kierkegaard (46)

Rue de la bibliothèque : S. Kierkegaard, *Kritik der Gegenwart* , Bâle, 1946.

Søren Kierkegaard (1813/1855), précurseur de la philosophie existentielle, a publié en 1846 un petit livre dont nous extrayons quelques passages relatifs à la rationalité d'aujourd'hui.

La salutation.

Notre époque est essentiellement celle qui fait appel à l'intellect, la contemplation, le temps sans passion, le temps qui éclate fugacement d'enthousiasme et se complaît habilement dans l'inertie.

Quoi d'autre .

Même celui qui se suicide ne met pas fin à ses jours par désespoir. Non : il hésite si longtemps et si méticuleusement avant de franchir le pas, jusqu'à être étouffé par la raison. Kierkegaard conclut : la question se pose de savoir si une telle personne peut encore être qualifiée de suicidée, dans la mesure où c'est avant tout la raison qui lui a ôté la vie. Ceci rappelle ce que Thoutküdide d'Athènes (-465/-395) nommait autrefois « malakia », ce manque d'énergie au sens de manque de caractère. De ce que nos catéchismes anciens qualifiaient de paresse, d'indécision (concernant la morale et la religion, il faut le reconnaître). Car est-ce moralement et religieusement « paresseux » ce qui ne peut être mis en mouvement que de l'extérieur ? Non de l'intérieur. – C'était jadis le septième péché capital.

Conscience (absence de conscience).

Oc, 20. – La moralité (au sens de vivre consciencieusement et avec détermination) consiste à avoir du caractère. Or, en grec ancien, « caractère » signifie « gravé ». De même que la mer et le sable sont dépourvus de caractère, la rationalité abstraite n'en a pas non plus. Le caractère est, après tout, intériorité (*c'est-à-dire* s'engager activement, prendre position).

Le manque de scrupules est aussi une caractéristique du caractère, dans la mesure où il met en œuvre une énergie. L'indécision, en revanche, se manifeste lorsqu'on ne préfère ni l'un ni l'autre.

Note : ne possède ni conscience ni scrupules.

Et l'indécision quant à l'existence existe lorsque la distinction qualitative est affaiblie par une réflexion lancinante.

La distinction entre le bien et le mal est abolie par une connaissance frivole, noble et théorique du mal. Par une ruse arrogante qui sait que le bien, dans le monde, n'est ni apprécié ni digne d'intérêt. Le bien est donc, au départ, stupidité.

Remarque : C'est précisément ce que les cyniques d'aujourd'hui affirment et/ou préconisent.

CF47

5.10. Sexe. Révolution sexuelle (éd. 47)

Rue de la bibliothèque : M. Van Nierop, *Nieuwe woorden*, Hasselt, 195, 243/245. - On ne peut discuter du problème moral sans dire au moins un mot de la « révolution sexuelle ».

Sexe.

Issu du latin « sexus virilis » et « sexus muliebris » (littéralement : parties du corps mâle et femelle). En néerlandais, le mot est « kunne ».

Attrait sexuel.

Tout commence dans les années 1920 avec l'expression « sex-appeal », venue des États-Unis et désignant une apparence féminine séduisante. Les sex-symbols – actrices et pin-ups (jusqu'aux top models actuelles) – dégagent un charme dont on parlait sans tabou dans les années 1920. En d'autres termes, un tabou qui prévalait jusque-là était brisé.

révolution sexuelle

Avec les beatniks (à partir de 1950) et les hippies (à partir de 1960), le terme « sexe » se banalise et devient synonyme de sexualité libérée et assumée. Les sex-shops circulent dans les boutiques spécialisées et sont pratiquement acceptés. Ces boutiques attirent les foules, y compris les plus âgés qui, à la fois choqués et fascinés, découvrent un monde nouveau.

Les deux aspects de la révolution morale, à cet égard, transitent d'abord par les pays scandinaves (notamment via Hambourg) et nous parviennent de là.

D'ailleurs, des mots autrefois dépourvus de connotations érotiques ont acquis une dimension séduisante, voire excitante. Prenons par exemple « petit

ami » et « petite amie » : on apprend aux enfants qu'ils doivent avoir un « petit ami » le plus tôt possible (sous peine d'être considérés comme anormaux). L'Europe impose la mixité scolaire. Et ainsi de suite.

« La perversion est-elle normale ? »

X, *Psychologie (La perversité est-elle normale ?)*, dans : Petra (Hambourg), septembre 1991. — « Les fantasmes sexuels impliquant la submersion et les perversions (*remarque* : ce qui était rejeté comme pervers, dépravé avant la révolution sexuelle) sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le pensait auparavant. Y compris chez les femmes. La plupart des gens ont souvent des fantasmes sexuels. Certains sont si extravagants qu'ils préfèrent les garder secrets. » (Dr D. Barlow, directeur du programme de recherche sur la sexualité (Université d'État de New York)).

La question se pose alors : la révolution sexuelle provoque-t-elle ces fantasmes (ce qui est certain) ou existaient-ils déjà auparavant (ce qui est également certain) ? Et : les relations sexuelles avec des animaux et des enfants sont-elles aussi « normales » ?

CF48

5.11. Éros sans morale (48)

Nous nous intéressons maintenant à un chef-d'œuvre littéraire de *Vlad Nabokov* (1899-1977), qui fut professeur de littérature russe à l'université Cornell de 1948 à 1959. Il est considéré comme **un** descripteur et un conteur hors pair , **ainsi** que comme un virtuose des mots. La critique affirme que le thème sous-jacent à toute son œuvre est l'obsession. Autrement dit, quelque chose accompagne une personne au point de la contrôler. Il est d'emblée perçu comme « une figure majeure du postmodernisme littéraire » (*D. Coussy et al., Les littératures de langue anglaise depuis 1945* , Paris, 1988, p. 167).

Lolita.

L'affaire Lolita est un sujet d'actualité en Belgique depuis le 15 août 1996, date de l'arrestation de M. Dutroux, pédophile ayant abusé de plusieurs jeunes filles – surnommées « Lolitas » – sur sa conscience. Cet événement a provoqué un véritable séisme moral au sein de la population.

Le scénario.

En 1940, le professeur Humbert Humbert arrive aux États-Unis. Il y rencontre Lolita, une jeune fille de 5 300 jours (à quinze ans). Il reconnaît en elle – il a trente ans de plus qu'elle – son premier amour d'adolescence. Pour

rester dans son entourage, il épouse sa mère. Celle-ci découvre les véritables intentions de ce mariage, mais meurt accidentellement. Cet événement marque un tournant décisif pour le professeur. Il prend la route avec elle à travers les États-Unis, cherchant à se soustraire à la surveillance de ses voisins.

La jeune Dolares Haze – le nom de Lolita – est, jusqu'à la vulgarité, une fille du peuple qui, par exemple, rêve d'Hollywood en feuilletant des magazines féminins. Pourtant, pour son beau-père, « Mac Fatum, un vieux babouin », elle est comme une diva envoûtante. Cependant, l'amour qu'elle lui porte ne satisfait pas la Lolita, à la fois naïve et audacieuse. Elle recherche Humbert pendant des mois : il la trouve mariée et enceinte. Face à un tel « désastre », il est ivre de chagrin et décide de tuer sa rivale.

La réception.

Quatre éditeurs ont refusé le manuscrit. Mais il est devenu un best-seller.

On peut envisager cette œuvre sous deux angles contradictoires. Car on n'y trouve ni grossièreté ni allusion obscène, ce qui confère à son contenu une dimension sublime et purement esthétique, transcendant ainsi son caractère choquant.

CF49

Il en résulte que les premiers exonèrent Lolita de toute tache, tandis que les autres — souvent qualifiés de « philistins (personnes étroites d'esprit) et de chercheurs de littérature scandaleuse » par les premiers — la rejettent comme un livre sans honte.

L'essence même de Lolita réside dans l'interprétation par Nabokov de la morale comme un élément non essentiel de l'éros. Autrement dit : l'éthique est mise de côté. Il s'agit de se livrer à l'éros, par exemple, en toute conscience. Cela permet à Nabokov de jouer avec les fantasmes (l'imaginaire).

Critiques.

Veuillez noter que nous citons *le Magazine littéraire* 233 (septembre 1981), soit dix ans avant Dutroux et son scandale mondial.

Philippe Sollers

Un chef-d'œuvre comme Lolita est encore loin d'occuper la place qui lui revient – celle d'un des premiers romans du XXe siècle. Pourquoi ? Nabokov a

touché à deux thèmes chers à la sensibilité américaine : la santé mentale et la figure de la jeune fille.

Gilles Berbedette.

Le génie précoce de Nabokov se révèle dans la parodie de nos flirts les plus absurdes avec « l'histoire », les utopies, les romans d'amour, ou en d'autres termes, avec nos grands tabous. Le manque de révérence pour les grandes idées est tout simplement une composante fondamentale du génie littéraire de Nabokov.

Note : Berbedette insiste sur le caractère typiquement postmoderne, à savoir l'incrédulité, voire la raillerie frivole, de tout ce qui représente des valeurs supérieures. Ce qui revient au nihilisme : toutes les valeurs supérieures, en tant que telles, sont nihilistes, c'est-à-dire vides de sens (à l'exception des utopies et des tabous).

Le début .

Cela plonge littéralement le lecteur au cœur de l'action. – « Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de ma langue fait trois petits bonds sur mon palais pour venir heurter tes dents trois fois. Lo-li-ta. Le matin, c'était Lo. La, tout simplement, un mètre quarante-huit en chaussettes, sur un pied. En pantalon, c'était Lola. À l'école, c'était Dolly. Sur les lignes pointillées de son formulaire, c'était Dolares. Mais dans mes bras, elle était invariablement Lolita. (...) »

« En réalité, Lolita n'aurait probablement jamais existé si je n'avais pas aimé une autre fille durant un été passé dans un royaume au bord de la mer. Quand ? À peu près autant d'années avant la naissance de Lolita que j'avais d'âge cet été-là. Un style riche en images est la marque d'un bon tueur. »

Note : L'existence d'Humbert aurait été qualifiée de vie « esthétique » par S. Kierkegaard. Il s'agit d'une vie moralement libre.

CF50

5.12. Pia Pera, journal de Lo (50).

Rue de la bibliothèque : J. Douwes, *Une réfutation combative à Lolita*, dans : *Trouw* 07.09.1996,2

Pera (40 ans) est une écrivaine italienne qui, de ce fait, ne peut « que » sensibiliser son public aux abus dont les enfants sont victimes. Vers l'âge de

dix-huit ans, elle a lu *Lolita* de Nabokov, d'abord en anglais, puis en russe et enfin en italien. Elle fut bouleversée par la qualité littéraire du roman, mais profondément agacée par le personnage d'Humbert, un autre protagoniste mû par la luxure et la passion, qui, cette fois, s'en prend à un enfant.

Écrire avec empathie pour Lolita .

Sa déception tenait surtout à son incapacité à éprouver de l'empathie pour Lolita : « Comment se percevait-elle ? Comment voyait-elle l'homme qui avait épousé sa mère pour l'avoir ? » – Le récit de Pera s'oppose à l'œuvre de Nabokov, ne serait-ce que parce qu'elle le présente dans le langage d'une enfant. Pour ce faire, elle a lu des journaux intimes de jeunes filles à l'université Harvard : « Certains étaient enfantins. D'autres prétentieux ou très sages. » – C'est ainsi que commence le récit de Pera, lorsque la narratrice, à la première personne, se retrouve seule avec sa mère après la mort de son père.

La Lolita de Pera.

Sa Lolita est une enfant gâtée. Elle déteste les hommes laids. — Lolita se livre à une lutte acharnée avec sa mère pour attirer l'attention du nouveau locataire, Humbert. Aux yeux de Lolita, sa mère agit si sottement qu'à un moment donné, elle déclare : « Maintenant, je prends Humbert pour moi. »

Infraction sexuelle.

Dans ce cas, Humbert commet-il tout de même une infraction sexuelle ? « Je le pense. Tous les enfants tentent de séduire et de manipuler. Mais en tant qu'adulte, on le sait. Il faut donc leur laisser la liberté d'agir. Cependant, lorsqu'on cède à ses propres désirs sexuels, on les inhibe. On ne doit jamais instrumentaliser les enfants pour satisfaire ses propres pulsions sexuelles. Je suis très ferme sur ce point. » Ainsi s'exprimait Pera lors de l'interview.

Remarque : Pera s'exprime comme si elle donnait lieu à une opinion personnelle. Mais une question se pose : « Quelle est votre raison valable de parler avec autant de dureté ? » Tant que notre culture se limitera aux opinions individuelles, elle sera dépourvue de tout fondement ontologique. Si la pédophilie n'est pas, par définition, un comportement fondamentalement immoral, pourquoi un pédophile devrait-il être condamné ?

CF51

6. Raison moderne, confessions politiques (51/58)

6.1. Analyse du destin (51)

Peirce a dit un jour : « On ne connaît les implications d'un concept que dans la mesure où on le met en pratique et qu'on en connaît le résultat. »

Une des définitions du « destin » est la suivante : « cours réel des événements », l'accent étant mis sur « réel », car il est compris comme « indépendant de la volonté humaine », imprévisible, « à attendre ». Autrement dit, la capacité de la raison à agir de manière intentionnelle atteint ici ses limites.

Rue de la bibliothèque :

- R. Guardini, *Liberté, Grâce, Destin*, Anvers, 1950 ;
- Daniel-Rops, *Eléments de notre destin* (Essai), Paris, 1934 (un ouvrage de critique culturelle) ;
- L. Foldes, *Léopold Szondi et l'énigme du destin*, dans : *Sélection* (Zurich) 1985 : Juillet, 98/104.

On peut définir le « destin » comme « le système dynamique des destins ». Parfois, l'accent est mis sur le caractère prédéterminé : le « destin » est alors « ce qui est prédéterminé » et même « la puissance mystérieuse qui prédétermine les destins ».

En filigrane, une intuition ontologique se dessine : « l'être » est, à savoir, « tout ce qui fut, est et sera » (définition déjà mentionnée par Homère et Hésiode lorsqu'ils désignent l'objet des Muses et de leur chef Mnémosune, littéralement : le souvenir (la conscience élargie)). Tous les destins s'inscrivent dans ce tout ontologique.

Dépendance temporelle

L'« être », la réalité telle que nous la vivons, est une totalité d'instantanés temporaires et fugaces : du passé (qui persiste, qui pèse, en effet), dans lequel nous sommes projetés, nous vivons dans le très étroit « maintenant » ou « présent », vers le futur que nous contribuons à façonner.

Facteurs.

Les éléments — facteurs, paramètres — qui agissent comme déterminants dans le passé, le présent et l'avenir sont si nombreux et si accablants pour notre esprit terrestre que nous devons nous limiter à des échantillons (pour généraliser et élargir).

D'ailleurs, voilà la véritable raison pour laquelle les religieux prient. Ils partent du principe que des êtres supérieurs, saints, des êtres divins, connaissent au moins les facteurs en jeu.

Pour ce qui nous concerne, nous oublions une grande partie du passé (par la suppression ou la répression, par exemple) ; une grande partie du présent nous échappe ; quant à l'avenir, notre connaissance et notre capacité de prédiction restent à espérer. Notre destin révèle notre ignorance.

CF52

Lotologie.

Rue de la bibliothèque : P. Van Tongeren (éd.), *Le destin entre ses mains ? (Réflexions sur le sens du destin dans notre société) culture*), Baarn, 1994.

Nous savons que Leopold Szondi (1893-1986) a développé une analyse du destin (Schicksalsanalyse) (1944). « Szondi a donné une base médicale et psychanalytique au concept de “destinée humaine”, qui lui avait été caché jusqu'alors » (Marvin Webb).

Le destin généalogique, en particulier, a retenu son attention : les gènes que nous héritons de nos parents et de nos ancêtres déterminent en partie nos inclinations — les choix concernant notre conjoint, nos amis, notre profession — et même la maladie.

Prendre son destin en main ?

Van Tongeren définit le destin comme « un scandale pour la liberté humaine » — la fatalité (au sens le plus fort du destin) comme « la forme ultime de ce scandale ». — Une quinzaine d'auteurs ont exposé leurs idées sur l'incontrôlable et sa possible maîtrise dans leurs œuvres.

Narratologique. -- La narratologie, ou l'étude des récits, fait partie intégrante de toute historiographie : ce qui se passe peut être raconté.

La structure fondamentale de l'histoire – qu'il s'agisse d'une histoire, d'un événement ou d'une occurrence – repose toujours sur la paire « présage/suite », où un premier événement est suivi dans le temps par un second (que ce dernier ait ou non un lien de causalité avec le précédent). La succession inhérente à tout ce qui est « temporel », c'est-à-dire qui s'écoule dans le temps, est le seul lien identifiable.

Le discours.

La question de savoir si ce lien s'étend au-delà de la période chronologique est démontrée par la recherche rationnelle. Nous avons donc affaire à une relation de cause à effet qui a suscité un intérêt particulier depuis l'avènement des sciences modernes.

La chaologie, théorie récente (mais en réalité très ancienne) de la physique actuelle, met en lumière un aspect fondamental : bien qu'essentiellement déterminée, une grande partie de la nature (la matière) demeure incontrôlable et donc imprévisible. On parle alors de « chaos », car cette complexité excessive engendre une confusion rationnelle.

Cependant, dès que l'on s'éloigne du domaine de la physique, par exemple pour entrer dans le monde vivant (plantes, animaux, humains), tant de facteurs entrent en jeu, au-delà des seuls facteurs physiques d'un événement, que notre raison, déjà limitée, se trouve constamment confrontée à un « chaos » qui dépasse le simple cadre physique et qui lui est propre. Par conséquent, le lien de causalité demeure insaisissable. Dès lors, nous nous trouvons dans le domaine du destin.

CF53

6.2. La raison propose mais le destin dispose (le renversement dans le contraire) (53)

Les cultures anciennes, suivant les traces des primitifs, connaissaient, sur la base de l'imprévisibilité des divinités, l'axiome qui exprime le renversement dans l'opposé : « l'harmonie (comprendre : la fusion) des contraires ».

-- J. Eister, *Ulysse et les Sirènes (études sur la rationalité et l'irrationalité)* , Cambridge / Paris, 1979-1, 1984-2, et

-- J. Elster, **Sour Grapes (Studies in the Subversion of Rationality)** , Cambridge/Paris, 1983, issu des sciences humaines ou sociales, définit la rationalité comme la capacité humaine à prendre délibérément (« intention ») en compte l'avenir.

1. Biologiquement, on peut parler de téléologie (les formes de vie s'adaptent « fonctionnellement » aux situations).

2. Dans les sciences humaines, cependant, la téléologie devient finalité (intentionnalité) dans l'adaptation aux circonstances.

Note : Platon conçoit le destin sous deux aspects : « nous » (du latin « intellectus », l'esprit) et « anankè », la nécessité, ou plus précisément le destin. Notre esprit est rationnel. Le destin, lui, est souvent irrationnel. Le destin est ce qui échappe à notre compréhension (intellect, raison, disposition, volonté). C'est ce qui nous conduit à nous tromper. Ainsi, l'anankè, cette nécessité fatidique, apparaît imprévisible et désordonnée.

Guillaume d'Ockham (Occam) (1295/1350),

Le nominaliste, qui a directement préparé le terrain pour la mentalité moderne, visait, par son action révolutionnaire, le renouveau de l'Église catholique. Délibérément. Quelles que soient ses intentions, son mouvement d'épuration a abouti à l'émancipation, par les laïcs (notamment un certain nombre de princes allemands et autres), du « joug de la Rome chrétienne ». Ainsi écrit A. Weber (protestant), *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-1918, p. 234.

Martin Luther (1483/1546)

Il était d'une nature profondément religieuse et s'est involontairement éloigné de l'Église catholique. « Rien n'était plus éloigné de Luther que la fondation d'une nouvelle idéologie. » Même la fragmentation de l'Église catholique romaine n'était pas son intention. Son succès était alimenté par d'autres forces : elles résidaient en lui et dans la structure de son époque. (Dr G. Deschner, *Luther (Eine Bilanz nach 500 Jahren)* in: Bunte 10.11.1983, 126).

On le constate dans les deux cas : une action délibérée qui, une fois mise en œuvre, produit l'effet inverse de celui escompté. Le destin en décide !

CF54

6.3. Descartes et Hegel délibèrent, mais le destin dispose (54)

R. Descartes (1596/1650) a fondé la philosophie moderne.

« Le cartésianisme en tant que système fut assez rapidement abandonné. Pourtant, Descartes continua d'influencer à la fois les philosophies modernes et les sciences modernes, et ce pour autant. » (C. Forest, *Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège / Paris, 1938, 3).

« Il ne s'agit pas ici de reprocher à Descartes son interprétation matérialiste de la science (...). Il est resté croyant jusqu'à la fin de sa vie et sa spiritualité n'est pas remise en question. – mais les idées que les gens mettent en circulation vont plus loin qu'ils ne l'avaient prévu. Avec une logique

inexorable, elles poursuivent leur chemin à travers les esprits pensants. » (Oc, 4).

Autrement dit : Descartes devint ainsi un prématérialiste, un précurseur du matérialisme — le matérialisme agressif des matérialistes français du XVIIIe siècle.

Père Hegel (1770/1831)

On peut sans hésiter le considérer comme la figure de proue de la philosophie moderne. Il défendait une « philosophie de l'Idée ». Pour lui, l'« Idée » est « tout ce qui a été, est et sera ».

Pourtant, il ne cachait pas sa profonde sympathie pour les « philosophes » (les rationalistes du XVIIIe siècle), même pour ceux d'entre eux qui s'opposaient le plus farouchement à la cause du christianisme et à celle du spiritualisme (c'est-à-dire la postulation d'une âme humaine immortelle et immatérielle, avec ou sans croyance en une divinité).

En d'autres termes : tout comme Descartes était ambivalent, à la fois très spiritualiste (la conscience) et très matérialiste (le corps comme machine), Hegel l'était également, à sa manière. Que constatons-nous ? Hegel a eu des élèves. De nombreux esprits apparentés. Il a largement dominé la pensée allemande jusqu'à la Première Guerre mondiale (1914-1918). Mais celle-ci s'est divisée en factions « de droite » et « de gauche ». Parmi les penseurs de gauche figuraient Karl Marx (1818-1883) et Francis Engels (1820-1895), les fondateurs du socialisme scientifique (communisme). Ils ont bouleversé la pensée de Hegel et, au lieu de l'« idée », ont placé la matière au-dessus de tout comme principe de tout ce qui a été, est et sera.

Cf. R. Serreau, *Hegel et l'hégélianisme*, Paris, 1965-2, p. 26s. (*Spiritualisme et matérialisme*).

Conclusion. – Descartes et Hegel sont deux figures majeures de la rationalité. Tous deux croient en une raison universelle présente en chaque être humain. Pourtant, cette conception moderne de la raison a donné lieu à des opinions contradictoires.

CF55

6.4. La raison révolutionnaire propose. La révolution dispose (55)

K. Löwith (1897/1973), dans son *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*, dans : W. Otto ua, *Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, Frankf.aM 1950, 150, dit :

« Aussi inconcevable que cela puisse paraître au premier abord, à savoir le fait que la sécularisation radicale (*note : absorption totale dans ce monde*) trouve son origine dans une « *Entweltlichung* » religieuse (*note : détournement de ce monde*), cela ne ferait néanmoins que confirmer une règle générale de l'histoire : dans le processus de l'histoire, le résultat est toujours différent de ce qui était prévu au début d'un mouvement (...). »

« Les grands innovateurs de l'histoire préparent pour les autres les chemins qu'ils n'empruntent pas eux-mêmes. » – Löwith mentionne trois modèles.

1. J.-J. Rousseau (1712/1778)

Il a préparé le terrain pour la Révolution française (1789-1799). Pourtant, il ne se serait pas identifié à Max de Robespierre (1758-1794), figure de proue de la Terreur. Une dictature aussi brutale n'était pas un projet délibéré de Rousseau. Bien au contraire.

2.1. K. Marx (1818/1883)

Il prépara la Révolution russe (février/octobre 1917). Les bolcheviks, majoritaires, s'emparèrent du pouvoir car ils étaient plus nombreux que les mencheviks, minoritaires, lors du congrès de 1903 à Bruxelles et à Londres. Vladimir Lénine (1870-1924), fondateur du marxisme bolchevique, mit en œuvre une répression brutale qui dura des années. Mais Marx, qui voyait alors en le système constitutionnel suisse ou américain un idéal, ne se serait pas reconnu en Lénine.

2.2. Père Nietzsche (1844/1900),

Il était un nihiliste aristocratiste, préparant le terrain aux révolutions fasciste (1922) et nazie (1933). En 1942, A. Hitler (1889-1945) présenta les œuvres de Nietzsche à son allié B. Mussolini (1883-1945), qui, comme lui, était partisan d'un système dictatorial brutal, d'un régime totalitaire, au col du Brenner où ils se rencontrèrent. Mais Nietzsche ne se serait certainement pas reconnu en Hitler.

Après tout ce qui a été exposé dans ce chapitre et les précédents, on comprend mieux pourquoi les esprits critiques ont qualifié la raison moderne de « raison révolutionnaire ». « Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits », a dit Jésus.

CF56

6.5. La question écologique (56).

Rue de la bibliothèque : *R. Etware et autres/Info Sud, Ecologie (Véritable pépinière d'emploi l'industrie verte est en Europe un secteur très florissant) , dans : Le Temps (Genève) 28 08.1998, 45.*

L'homme et l'environnement sont indissociables, car si l'homme prend soin de son environnement, il le pollue aussi ! L'histoire nous le prouve à maintes reprises.

La catastrophe.

La modernité a pour destin de moderniser l'environnement, mais non sans un renversement de situation inverse : « Les forêts meurent. Les déserts s'étendent. Les sols sont empoisonnés. L'air est pollué. Le climat se réchauffe. Les déchets s'accumulent. »

La réaction moderne typique .

Si la raison moderne est à l'origine du désastre, elle se montre aussi extrêmement inventive en matière de redressement. – « Tout cela, selon l'auteur, donne naissance à de nouvelles techniques et donc à de nouveaux emplois. » Ces techniques concernent d'innombrables domaines : purification de l'eau et de l'air, économies d'énergie, incinération ou valorisation des déchets, et techniques de mesure garantissant la conformité aux normes.

Ajoutons à cela la restauration de la biodiversité. Ajoutons à cela les mesures de prévention des catastrophes : panneaux solaires, agriculture biologique (céréales et élevage), entretien des paysages, gestion des forêts et des bois.

Politique économique.

J. Beishuizen et al., *De magische vijfhoek (Economische politiek in kort bestek)* , Utr./Antw., 1976, 9ff., affirment que la politique économique des gouvernements poursuit cinq objectifs :

- a.** équilibre du marché du travail,
- b .** équilibre en matière de croissance économique,

- c. niveau de prix stable,
- d . balance des paiements équilibrée,
- e. une répartition équitable des revenus.

Les auteurs de ces propositions soulèvent la question de savoir si un environnement sain constitue un sixième objectif. Ils préconisent d'élargir la notion de « croissance économique » afin qu'elle englobe non seulement la prospérité matérielle, mais aussi le bien-être général, incluant la protection de l'environnement.

Le marché mondial des services environnementaux devrait atteindre les 300 milliards de dollars.

Cela montre à lui seul que la préoccupation environnementale est devenue une composante essentielle de notre culture. Gouvernements, entreprises, administrations, banques et compagnies d'assurance sont impliqués. Sans oublier les différentes disciplines spécialisées qui sous-tendent le secteur « vert ».

CF57

6.6. Écologie (interprétation biblique) (57)

L'« écologie » évoque la relation « être vivant/environnement » ; toutes les religions (à l'exception des rationalistes) parlent du lien « personne religieuse/biotope ». La Bible fait de même.

Lisons maintenant *Romains 8:19 et suivants* . « La création attend avec impatience la révélation (*notez* : la manifestation visible) des fils de Dieu (*notez* : amis de Dieu). Bien qu'elle soit soumise à la vanité – non qu'elle l'ait voulue d'elle-même, mais à cause de celui qui l'y a soumise – elle espère être un jour affranchie de l'esclavage de la corruption, afin de connaître la liberté de la gloire des enfants de Dieu (*notez* : amis de Dieu). »

Nous le constatons en effet : la création tout entière, jusqu'à présent, gémit dans les douleurs de l'enfantement. De plus, elle n'est pas la seule ! Nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'esprit (la *force vitale* de Dieu), gémissons intérieurement dans l'attente de la rédemption de nos corps.

Interprétation.

Axiome : *Gen. 6:3* , où il est déclaré que l'« esprit » de Dieu (force vitale qui établit le bonheur) est finalement réservé à ceux qui ne sont pas « chair (et sang) » (faisant preuve d'un comportement sans scrupules et faible).

Axiome.

La « création » (ici : le biotope) est, aux yeux de Dieu, solidaire de l'homme face à son destin. Elle partage son sort. Ainsi, *Genèse 6,13*, où un lien de causalité est établi entre le manque de scrupules de l'homme et la catastrophe écologique appelée le Déluge. – Cf. *Deutéronome 32,12-14* (modèle positif). Cf. *Osée 2,20* (alliance future).

Une malédiction (un malheur) pèse sur la terre (et l'univers) depuis la perfidie du serpent, d'Ève et d'Adam (*Gen. 3:17 et suivants*).

Cela se manifeste par la vanité, ce mal moral fondé sur une sagesse illusoire, et par la ruine, ce mal matériel. Avec l'être humain qui gémit, le biotope gémit lui aussi. Pourtant, grâce à la compassion de Dieu dans son omnipotence, qui ferme les yeux sur le malhonnêteté (*Sagesse 11, 23*), notre être matériel, notre corps, dès maintenant (« les prémices ») participe au Saint-Esprit (la force vitale de Dieu), ce qui, en son temps, signifiera la pleine rédemption. En solidarité avec cela, le biotope y participe déjà, secrètement, dans l'espérance de la pleine rédemption (« la gloire »).

Oui, l'univers y participera, comme le dit par exemple *2 Corinthiens 5:17*. On constate ainsi que, parallèlement aux religions cosmiques, la Bible intègre également le cosmos tout entier au drame du salut de l'histoire sacrée.

CF58

6.7. Les « intellectuels » dans le débat moderne (58)

Rue de la bibliothèque : M. Terpstra, Panajotis Kondylis (*Seuls les intellectuels croient que les intellectuels comprennent mieux le monde*), dans : *La chouette de Minerve* (*Journal of History and Philosophy of Culture*) 11:2 (hiver 1994/1995), 99/120.

Il est établi que le clergé médiéval a été remplacé, à partir de l'époque moderne, par l'« intelligentsia », « l'avant-garde moderne » composée de scientifiques, de penseurs et d'artistes. -- Kondylis est un penseur marxiste gréco-allemand.

I.-- L'effondrement des trois axiomes.

Kondylis les nomme, avec Marx, « idéologies » (constructions de pensée irréelles). Depuis la Renaissance (1450-1640), le conservatisme (tradition prémoderne, défendant dans notre cas principalement le Moyen Âge chrétien) d'une part, et le libéralisme moderne (économie de marché) et le socialisme

(économie dirigée) d'autre part, se livrent une lutte acharnée au sein de nos démocraties occidentales.

La nouvelle ère.

L'effondrement des systèmes communistes (de l'URSS à Cuba) a notamment démontré une fois de plus que les « idéologies » habituelles, souvent produites par les « intellectuels », sont devenues illusoires. Elles ne permettent plus de relever les défis actuels. Ce n'est qu'aujourd'hui, après la Guerre froide, que les forces motrices profondes qui détermineront l'avenir de la politique mondiale commencent à se révéler.

Au cours des années tumultueuses de 1975 à 1995, ces tensions se sont accumulées en un potentiel explosif gigantesque. Cela ne mènera pas à une guerre, mais à d'immenses conflits dans un climat d'anarchie totale. En particulier, une lutte sanglante pour la distribution (juste) des biens essentiels pourrait être imminente. Et ce, à l'échelle planétaire.

II.-- Le rôle des intellectuels dans la discussion.

Le monde moderne est un monde de disputes et de débats dans lequel « les intellectuels » jouent un rôle prépondérant.

La « pensée » de Kondylis semble vaine dans notre situation de survie critique. Pourtant, il y aura toujours des intellectuels prêts à offrir leurs services idéologiques « pour le bien commun », persuadés « de mieux savoir que les autres ».

Typiquement marxiste, Kondylis affirme : « Les intellectuels ne produisent rien d'autre que des constructions de pensée étrangères à la vie. »

Remarque : Quelle est donc exactement la façon de penser de Kondylis ?